



Dissertation sur Saint Pierre

<https://hdl.handle.net/1874/34036>

fe DISSERTATION /

S U R

S A I N T P I E R R E ,

PAR FEU Mr. BOULANGER.

Je frapperai le Pasteur; & les Brebis
seront dispersées.

ZACHERIE CHAP. XIII. v. 7.



A L O N D R E S .

M D C C L X V I I .

TABLE DES TRAITES

Contenu dans ce volume.

<i>Dissertation sur St. Pierre.</i>	Pag. 1
<i>Reflexions de l'Empereur Julien.</i>	30
<i>La Moïfade.</i>	95
<i>Question de Théologie.</i>	108
<i>L'anti-Théologien.</i>	114
<i>La Bathsebatb.</i>	130
<i>Epitre à Athenaïs.</i>	131

TABLE OF CONTENTS

CHAPTER I

1	Introduction
2	Chapter I
3	Chapter II
4	Chapter III
5	Chapter IV
6	Chapter V
7	Chapter VI
8	Chapter VII
9	Chapter VIII
10	Chapter IX
11	Chapter X
12	Chapter XI
13	Chapter XII
14	Chapter XIII
15	Chapter XIV
16	Chapter XV
17	Chapter XVI
18	Chapter XVII
19	Chapter XVIII
20	Chapter XIX
21	Chapter XX
22	Chapter XXI
23	Chapter XXII
24	Chapter XXIII
25	Chapter XXIV
26	Chapter XXV
27	Chapter XXVI
28	Chapter XXVII
29	Chapter XXVIII
30	Chapter XXIX
31	Chapter XXX
32	Chapter XXXI
33	Chapter XXXII
34	Chapter XXXIII
35	Chapter XXXIV
36	Chapter XXXV
37	Chapter XXXVI
38	Chapter XXXVII
39	Chapter XXXVIII
40	Chapter XXXIX
41	Chapter XL
42	Chapter XLI
43	Chapter XLII
44	Chapter XLIII
45	Chapter XLIV
46	Chapter XLV
47	Chapter XLVI
48	Chapter XLVII
49	Chapter XLVIII
50	Chapter XLIX
51	Chapter L
52	Chapter LI
53	Chapter LII
54	Chapter LIII
55	Chapter LIV
56	Chapter LV
57	Chapter LVI
58	Chapter LVII
59	Chapter LVIII
60	Chapter LIX
61	Chapter LX
62	Chapter LXI
63	Chapter LXII
64	Chapter LXIII
65	Chapter LXIV
66	Chapter LXV
67	Chapter LXVI
68	Chapter LXVII
69	Chapter LXVIII
70	Chapter LXIX
71	Chapter LXX
72	Chapter LXXI
73	Chapter LXXII
74	Chapter LXXIII
75	Chapter LXXIV
76	Chapter LXXV
77	Chapter LXXVI
78	Chapter LXXVII
79	Chapter LXXVIII
80	Chapter LXXIX
81	Chapter LXXX
82	Chapter LXXXI
83	Chapter LXXXII
84	Chapter LXXXIII
85	Chapter LXXXIV
86	Chapter LXXXV
87	Chapter LXXXVI
88	Chapter LXXXVII
89	Chapter LXXXVIII
90	Chapter LXXXIX
91	Chapter LXXXX
92	Chapter LXXXXI
93	Chapter LXXXXII
94	Chapter LXXXXIII
95	Chapter LXXXXIV
96	Chapter LXXXXV
97	Chapter LXXXXVI
98	Chapter LXXXXVII
99	Chapter LXXXXVIII
100	Chapter LXXXXIX
101	Chapter LXXXXX



DISSERTATION
SUR
SAINT PIERRE,
PAR FEU Mr. BOULANGER.

Je frapperai le Pasteur, & les Brebis
seront dispersées :

Percutiam Pastorem & dispergentur Oves.
ZACH. CH. XIII. V. 7.

PIERRE, disciple & apôtre de Jesus, est universellement reconnu, depuis qu'il y a une Eglise Chrétienne, pour le prince de l'Eglise & pour le premier des douze apôtres. Après son maître c'est celui sans doute à qui les Chrétiens ont le plus d'obligations, & celui qui mérite de leur part le plus de respect & le plus de considération. Etre le second après Dieu, c'est être le premier parmi les hommes.

Aldouin *, Jésuite, qui a écrit sur les Papes au 17^e. siècle, a commencé, comme il le devoit, par la vie de St. Pierre: il en a même donné le véritable portrait avec celui de tous ses successeurs, sans en omettre aucun; ce qui suppose de sa part de grandes recherches. En effet il convient que pour composer cette vie intéressante il a lu & consulté plus de cinq cens auteurs. Avec tant de secours nous devons être étonnés d'être aussi peu instruits que nous le sommes sur le fondateur du premier siège de l'Église. Excepté quelques versets des Évangelistes & quelques chapitres des Actes, il ne reste que des traditions tellement contestées que plus de la moitié du monde savant doute que Pierre ait jamais siégé dans Rome.

On a cependant possédé plusieurs ouvrages sous le nom de cet apôtre; mais les uns ont été rejettés en divers temps, & les autres, en petit nombre, ont été reçus. L'Évangile de St. Pierre s'est conservé pendant deux siècles chez une partie des Chrétiens; ensuite il a été rejetté comme ouvrage supposé. Il en a été de même de son Apocalypse. La première de ses lettres a été plus heureuse & s'est transmise jusqu'à nos jours sans le moindre soupçon. Quant à la seconde, elle a d'abord été reçue, puis longtemps soupçonnée & rejettée même de quelques-uns, attendu que son sti-

(*) Bibl. Chois. de Le Clerc. T. 4. 170.

le ne ressembloit point à celui de la première (1); enfin elle a été réhabilitée unanimement sur ce qu'un sage (St. Jérôme) a dit que l'apôtre avoit alors changé de secrétaire.

Ces lettres sont datées de Babylone (c'étoit le nom que les Chrétiens donnoient autrefois à la ville de Rome) & elles sont adressées aux différens peuples de l'Asie mineure, chez lesquels il avoit longtems voyagé & demeuré. Ce qu'on a le plus remarqué dans ces lettres, c'est qu'il y avertissoit les fideles & ses amis que la fin de toutes choses étoit prochaine, (2) qu'ils eussent à se tenir prêts, & que bientôt ils verroient, comme au temps de Noë, de nouveaux cieus & une nouvelle terre: phénomène peu digne de curiosité: heureusement qu'ils sont encore à paroître (3): *ubi est promissio de adventu ejus?*

Ce sont ces difficultés & l'obscurité d'un sujet, si grand d'ailleurs, qui m'ont engagé à le considérer de plus près que ne fait le vulgaire. Je n'ai pas consulté, comme Aldouin, cinq cens auteurs; je n'ai pas même lu les Bollandistes, mais peut-être mon travail n'en sera-t-il que meilleur.

Je me suis adressé directement aux anciens habitans de l'Asie mineure, particulièrement

(1) Hist. Eccl. de Fleury. Tom. 1. & 2. pag. 210. Bible de Saci avec explication. T. 31 p. 302.

(2) 1 Ep. de S. Pierre. 4. v. 7. 2 Ep. de S. Pierre 3. v. 12.

(3) 2. Ep. de S. Pierre. 3. v. 4.

aux Phrygiens, & je leur ai demandé quelle étoit cette tête chauve & vénérable, & que représentoit l'image de ce vieillard qui pleure amèrement, & qui prie les mains jointes. Je feignis ainsi d'ignorer afin de m'instruire.

„ C'est *Annac*, me dirent-ils, c'est un de
 „ nos plus anciens Rois. Il vivoit au temps
 „ de Deucalion. Religieux & chéri des Dieux
 „ dans un temps corrompu, un Oracle lui
 „ révéla qu'après sa mort le monde périroit :
 „ il en avertit les hommes pour les engager
 „ au repentir, il pria même les Dieux en leur
 „ faveur & crut fléchir la colere du ciel en
 „ pleurant toute sa vie. Ce fut en vain. *An-*
 „ *nac* mourut, & la Phrygie fut submergée :
 „ ce malheur qui a éteint la mémoire du pas-
 „ sé, & qui a renouvelé les êtres, n'a pu
 „ éteindre néanmoins le souvenir de ce prin-
 „ ce, ami du genre humain. Son nom & ses
 „ larmes (continuerent les Phrygiens) vi-
 „ vent encore jusques dans nos proverbes.
 „ Nous disons de tous ceux qui pleurent ame-
 „ rement : ils pleurent comme *Annac* ; & par-
 „ ce que les temps de son regne sont actuel-
 „ lement très reculés, nous disons aussi de
 „ tout ce qui est antique : il est vieux comme
 „ *Annac*. Les Hébreux nos voisins disent :
 „ vieux comme *Henock* ; & les Romains qui des-
 „ cendent de nous, disent dans le même sens :
 „ inconnu comme la nourrice d'*Anchise*. C'est
 „ ainsi que les nations ont conservé la mémoi-
 „ re de notre ancien Monarque, même en

„ corrompant son nom & son histoire. Et
 „ remarquez que si les Romains ne parles-
 „ point des *larmes d' Anchise*, ils n'ont fait que
 „ les transférer à son fils *Aeneach* (*), Héros
 „ aussi pleureur que religieux, parce qu'il n'est
 „ ainsi que son pere, qu'un double emploi de
 „ notre *Annac*.

„ Nous dérivons le nom de notre prince de
 „ *Anach*, *soupirer*, *pleurer*, & c'est là sa vraie
 „ racine. Quelques Grecs qui l'ont prononcé
 „ *Cannac* l'ont cherché dans leur *Caino*, s'en-
 „ trouver; & comme les dérivés de ce nom
 „ Grec donnent *Canna* & *Caos*, tronc, ou-
 „ verture, abîme, ils ont confondu notre *An-*
 „ *nac* avec le *Chaos* & la confusion du monde.
 „ C'est une imagination que les événemens du
 „ siècle de notre prince peuvent seuls excuser.
 „ Les Hébreux, dont le langage est rude en-
 „ core, le dérivent de *Hanac*, *conduire*: erreur
 „ qui les a précipités dans une autre fable. Cet-
 „ te dernière racine est commune au nom d'*He-*
 „ *nochia* qui a été donné à la lune, parce que
 „ le nom d'*Henoch* a sans doute été aussi un des
 „ anciens titres du soleil qui regle & conduit
 „ toute chose. Il y a même encore une constel-
 „ lation dite *Heniochus*. L'usage de ce nom
 „ dans la primitive Astronomie, joint à la mé-
 „ prise des Hébreux sur la racine de notre *An-*
 „ *nac*, est à ce que nous pensons, la seule rai-
 „ son qui leur a fait imaginer que leur *Hanas* a

(*) Encas, Enée.

„ été le premier Astronome , que c'est lui qui
 „ a divisé le temps par semaines , par mois ,
 „ par saisons & par années , & qu'il est l'inven-
 „ teur des douze signes du Zodiaque. La sui-
 „ te de cette opinion fabuleuse n'a été que de
 „ les porter à une autre absurdité, qui leur a
 „ fait donner à ce Patriarche astronome une
 „ vie toute astronomique de 365 ans, parce que
 „ le soleil circule en 365 jours. Ils prétendent
 „ qu'ensuite il a été enlevé du milieu des hom-
 „ mes & n'est point mort. C'est sans doute
 „ aussi parce que le soleil ne meurt point &
 „ qu'il ne finit sa course de 365 jours que pour
 „ en recommencer une autre. Ce sont là, com-
 „ me vous voyez , de pures imaginations , &
 „ nos histoires ne rapportent point de telles
 „ fables de notre *Annac*. Il est mort la veille
 „ du déluge , & n'est immortalisé dans nos con-
 „ trées que par le souvenir de son amour pour
 „ nous & de ses larmes. Les Romains ne pré-
 „ tendent non plus que leur vieil *Anchise* ait é-
 „ té ainsi enlevé; mais, ce qui n'est peut-ê-
 „ tre que la même fable transposée, ils cro-
 „ ient que *Créuse* sa femme & la fille de notre
 „ dernier & malheureux roi *Priam* a été en-
 „ levée par *Venus*, lors de l'embrasement de
 „ Troye. Cette tradition ridicule & plusieurs
 „ autres de ce genre nous font soupçonner que
 „ depuis la sortie des Romains hors de la Phry-
 „ gie , ils ont confondu les anecdotes & la rui-
 „ ne de leur première patrie avec les anecdo-
 „ tes ou plutôt les fables de l'ancienne ruine d'

„ monde. Ils ne font pas au reste les seuls dans
 „ ce cas, & presque toutes les nations ont ainsi
 „ confondu le souvenir des revolutions natu-
 „ relles avec celui des revolutions politiques
 „ & civiles.

„ Les différentes fictions des Hébreux
 „ n'empêchent point cependant que ce *Hanoë*
 „ ou cet *Henoch* ne ressemble infiniment à no-
 „ tre *Annac*. Il a été, ainsi que lui, religieux
 „ & chéri des Dieux; le deluge lui a été révélé
 „ de même; comme lui, il en a inutilement a-
 „ verti les hommes, & les Hébreux le regar-
 „ dent encore comme leur médiateur & leur
 „ intercesseur dans le ciel. Si vous joignez à
 „ ces traits les événemens arrivés, selon eux, du
 „ temps de cet autre Patriarche qu'ils appel-
 „ lent *Noach* (ou *Ha-noach* avec l'article) vous
 „ aurez alors un *Henoch* historique & com-
 „ plet, c'est-à-dire, un véritable *Annac*. Les Hé-
 „ breux eussent été sages de s'en tenir à ces pre-
 „ mières traditions, sans les diviser, sans les cor-
 „ rompre, & sans les amplifier; mais par caractè-
 „ re ils ont toujours été plus portés à la fable
 „ qu'aucune autre nation. Ils sont inépuisables
 „ sur leur *Henoch*; ils le considèrent encore com-
 „ me l'auteur des prières employées pour les
 „ consécérations, les dédicaces & les expiations,
 „ & des formules d'excommunication contre
 „ les impies. Les Egyptiens & les Grecs attri-
 „ buent de leur côté ces institutions religieuses
 „ à cet *Honnés* que les Latins appellent *Mercu-*
 „ „ *re*. Pour les mettre tous d'accord, il seroit faci-

„ le de leur montrer qu'ils ont les uns & les au-
 „ tres abusé des mots. *Herem*, d'où vient
 „ *Hern* & *Hermés*, signifie dans nos langues
 „ Orientales *dévouement*, *anathème*; dans la
 „ langue des Grecs un son voisin de celui-là
 „ veut dire *Interprète*, & ils ont fait d'*Hermés*
 „ un interprète des Dieux & l'auteur des ana-
 „ thêmes. *Hanae*, racine de *Hanoch*, Hé-
 „ breu, signifie, comme nous avons dit,
 „ *conduire*, & de plus *donner des loix*, *dédier*,
 „ *fonder*, *consacrer*; & de là, les Hébreux en
 „ ont fait aussi un fondateur & un instituteur
 „ de rit religieux. Cette façon de composer
 „ l'histoire doit vous dégoûter, me dirent
 „ ces Phrygiens, de tout ce qui vient du pays
 „ des Hébreux. Tenez vous en donc à nos
 „ traditions beaucoup plus simples & par con-
 „ séquent plus vraies. Cette image enfin que
 „ vous nous montrez n'est autre que celle
 „ d'Anac, qui a *prédit* à nos peres *la fin* du
 „ monde, & qui a pleuré & prié pour eux ”.

Surpris de cette tradition Phrygienne sur
 les antiques légendes du *Anac*, du *Henoeh* &
 du *Hermés* que je ne cherchois point, elle me
 parut aussi bizarre que nouvelle; & transporté
 si loin de mon véritable objet, je me croyois
 égaré dans les religions mythologiques, lorsque
 je me rappellois que les docteurs Grecs des pre-
 miers siècles de notre Ere avoient, ainsi que
 les Phrygiens, reconnu l'*Henoeh* Hébreu dans
 l'*Hermés* Egyptien, & qu'ils avoient même reçu
 avec vénération les livres apocalypstiques, pro-

phétiques & mystiques , qui existoient de leurs temps sous ces deux noms. Fortifié par ce souvenir, le récit des Phrygiens me parut moins étrange; & si je ne les croyois tout-à-fait, je doutai moins.

J'aurois alors volontiers demandé à ces Pères Grecs pourquoi ces personnages de la haute antiquité avoient ainsi été les types du prince des douze apôtres. *Pierre a pleuré comme Annac*, il a prédit la fin du monde comme *Henoch & Noach*, & comme *Hermès* il est le fabricant des foudres de la religion. Il y avoit dans ces rapports, à ce qu'il me paroissoit, un excellent sujet d'instruction & de controverse, mais je craignis de leur faire des questions indiscrettes, & je n'osai montrer des doutes à ces prédicateurs de la foi: peut-être m'eussent-ils dit: croyez ainsi que nous & ne differtez point.

Je cherchai donc à m'éclairer plus librement ailleurs, ou à noyer mes doutes dans un nouveau chaos. Je m'approchai des antiquaires du siècle d'Auguste, & leur montrant mon image je leur demandai de même ce qu'elle représentoit: ils l'examinèrent avec encore plus d'attention que les Phrygiens, & remarquèrent les deux clés & même le *coq*, attributs inséparables de notre apôtre. „ C'est *Janus*, me répondirent-ils: „ c'est *Janus*. Il est aussi ancien que le chaos, „ me dit Ovide, & c'est le vieux chaos lui-même. C'est, me dit un autre, le fils de Créuse, fille d'*Erechthée*, le premier roi du Latium, „ le premier qui ait élevé des temples & qui ait

„ établi une religion parmi les mortels ; son
 „ nom vient de *Janua* , *porte* , parce qu'il a ou-
 „ vert une nouvelle vie , parce qu'il préside au
 „ passé & à l'avenir , à l'orient & à l'occident , &
 „ aux portes de nos vestibules , de nos mai-
 „ sons , & de nos villes. Il est le possesseur des
 „ clés , parce qu'il *ouvre* & qu'il *ferme* à son gré
 „ le ciel & la terre , qu'il est le maître des tem-
 „ ples & qu'il dispose de la paix & de la guerre :
 „ il n'est pas un Romain qui ne confesse l'éten-
 „ due de son pouvoir ; aussi c'est il par Janus
 „ que nous ouvrons la journée en invoquant
 „ les Dieux , & son nom se trouve en tête dans
 „ toutes nos prieres. Il est notre médiateur &
 „ notre génie tutelaire , ainsi qu'il nous l'a fait
 „ voir quand il nous a délivré des Sabins par le
 „ miracle signalé de la porte *Viminale*. Enfin
 „ c'est lui que nos prêtres saliens appellent en-
 „ core le Dieu des Dieux. Oui , sans doute ,
 „ reprit alors Macrolée ; cette image est celle du
 „ plus puissant & du mieux faisant des Dieux ,
 „ puisque c'est le soleil lui-même & le maître
 „ des douze signes du Zodiaque : ses attributs
 „ sont variés suivant le temps & suivant les
 „ lieux ; lors qu'il représente le cours solaire an-
 „ nuel les doigts de sa main droite expriment
 „ 300 ; & ceux de sa main gauche expriment 65
 „ lorsqu'il représente son cours journalier. On
 „ met ce *coq* à ses pieds aussi bien qu'à ceux de
 „ *Mercure* , qui de même est regardé comme un
 „ messager & un médiateur entre Dieu & les
 „ hommes ; mais qui n'est , ainsi que cette image

„ de *Janus* *, que le soleil lui-même ”.

En vain m'étois je attendu à une nouvelle histoire, je reconnus facilement celle des Phrygiens, des Grecs & des Hébreux dans celle de ces Romains; je la reconnus dans ces détails, & dans l'esprit de ces détails, mais sur-tout dans les allusions & les jeux de mots qui me parurent chez tous en avoir été la base commune. Je me gardai bien de leur dire ce que je pensois de leur légende; je ne pensai qu'à la mienne & me dis à moi-même: l'image de notre apôtre a donc ce privilege d'être reconnu par tous les yeux & par tous les temps pour celle d'un chef de religion sur la terre, & d'un souverain dans le ciel, qui a le droit de le fermer & de l'ouvrir.

Ainsi ayant découvert que par le moyen d'une formule primitive, c'étoit un saint de tous les âges, c'en fut assez pour moi, & sans chercher une nouvelle instruction, mes idées se fixerent & mes vues s'étendirent tellement qu'enfin je connus Pierre comme si je l'eusse fait moi-même. Les différences que j'avois remarquées entre quelques anecdotes de ces légendes ne me parurent plus provenir que de la différence même des langues qui s'étoient plus ou moins prêtées à favoriser les préventions des peuples; je crus même y distinguer aussi les variétés que la religion de chaque âge avoit du.

* *Anubis*, Mercure Phénicien, est aussi représenté dans les monumens avec les deux clés de Janus. Le coq étoit le symbole du soleil renaissant chaque jour.

nécessairement y mettre. Si, par exemple, *Enoch* n'est dans la Genèse qu'un Patriarche qui a vécu 365 ans, c'est que les Hébreux qui se sont trompés sur un emblème solaire, n'en ont pu faire qu'un homme, leur loi leur ayant défendu de faire des Dieux. Chez les Romains idolâtres, ce nombre chronique n'étoit que le signe de l'office de Janus, mais ce Janus étoit adoré d'eux comme un Dieu soleil qui ouvroit & qui fermoit les années & les jours : & c'étoit en conséquence qu'ils avoient donné son nom au premier des douze mois ; & les douze signes du zodiaque dont ces mêmes Romains faisoient le cortège & les ministres de Janus, ont du les réformer en hommes ainsi que leur maître, aussitôt que la mythologie a été obligée de changer son ancien langage.

Il seroit inutile de chercher les canaux qui ont transmis d'âge en âge ces singulieres légendes, & de vouloir connoître tous les moyens qui ont servi à en transférer ainsi les objets en certains temps. Ce seroit tenter un travail impossible, & l'on aura toujours sur ce sujet plus de soupçon que d'idées nettes & précises : ce qu'il y a de plus certain & ce que l'expérience appuie, c'est qu'il n'y a pas d'absurdité à laquelle on ne doive s'attendre de la part du fanatisme joint à une fausse science, & de la crédulité jointe à l'ignorance.

L'histoire de ces légendes doit appartenir à l'origine même des religions, qui toutes ont eu une naissance obscure & lente, pendant la-

quelle ces peuples ignorans & grossiers ont moins inventé de nouvelles légendes que corrompu les anciennes, pour les approprier à leur nouvelle façon de croire & de voir les choses. Les hommes sont bien moins inventeurs qu'on ne pense en fait de religion. Ce n'est pas cependant que le vulgaire seul & le hasard avec lui y aient uniquement présidé; il y en a aussi quelquefois un travail d'esprit de la part de quelques gens; & il est à croire qu'une longue habitude ayant rendu certains êtres & certaines idées nécessaires aux peuples, ceux qui les ont conduits les premiers par un autre chemin, ont mieux aimé leur montrer sous un autre aspect les objets primitifs de leur vénération que de les supprimer tout-à-fait. Il est vrai qu'en cela ces nouveaux conducteurs se trompoient eux-mêmes, mais ils gagnoient à tromper les autres; & ils s'embarassoient peu que la nouvelle religion fût la dupe de l'ancienne, pourvu qu'ils en furent regardés par le peuple comme les fondateurs. Voilà quelle a été pendant plusieurs siècles la source de tant de légendes apocryphes & de tant d'ouvrages supposés. On n'auroit pas tant prêché la foi, s'il y avoit eu de la bonne foi.

Quoiqu'il ne soit plus nécessaire de montrer que la légende de notre apôtre ne contient rien qui n'ait été connu de la plus haute antiquité, ajoutons cependant aux traits généraux que nous avons appercus dans les *Annac*, les *Hermès* & les *Janus*, ce que nous pourrions enco-

re appercevoir de particulier dans l'histoire même de Pierre, telle qu'elle est reçue aujourd'hui par les moins crédules & les plus raisonnables. Nous y retrouverons ces mêmes jeux de mots qui ont si prodigieusement étendu les *domains* de la mythologie, ces mêmes allusions recherchées & cet esprit de figurisme qui déceulent le goût cabalistique de nos premiers écrivains, tels qu'ils soient & tels qu'ils aient été.

Notre *Janus* moderne étoit, dit-on, le fils de *Johanan*, en Grec *Foannes*, & *Jean* dans notre langue. Ce nom signifie *bienfaisant*, *miséricordieux* & *celui qui pardonne*. On peut le regarder comme la racine primitive du *Janus* Latin que les prêtres saliens nommoient *Jean*, *Fanes*, & d'autres *Jon*. On sent alors pourquoi ce Dieu étoit chez les Romains *la porte de l'audience des Dieux* & le canal de l'invocation, & pourquoi le nom de Jean est joint à celui de Pierre dans nos prières journalières du soir & du matin. Quelquefois notre *Janus* apostolique est aussi appelé le fils de Jona: ce n'est pas une méprise sans doute, mais une autre allusion qui nous avertit de ne voir dans le Jona qui a prédit la ruine de Ninive, qui l'a invitée à la pénitence & qui a été accablé d'une grande tristesse, qu'un *Janus* Assirien, c'est-à-dire, un *Annac* ou un *Henoah* (1).

Le premier nom de notre apôtre étoit *Simon*.

(1) Jon. ch. 4.

(*) , à ce que l'on dit encore ; il signifie *posé, établi constitué*. Son autre nom *Cephas*, c'est-à-dire *Pierre*, semble ainsi n'être qu'une suite du premier : aussi son maître lui dit-il, en le lui donnant, tu es *Pierre* & sur cette *Pierre*, je bâtirai mon Eglise : rien n'est plus conséquent, surtout dans le génie oriental. A cette promesse son maître ajouta : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : je te donnerai de plus les clés du Royaume des Cieux, & tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Il semble ici que le texte auroit du dire en bonne Logique, & tout ce que tu ouvriras sur la terre, sera ouvert dans le ciel ; car on ne délie pas avec une clé, mais on ouvre. Cette irrégularité dans l'expression vient du son du mot *Cephas*, avec lequel on a voulu faire allusion dans le reste du discours. On ne pouvoit prendre cette allusion dans aucun des mots qui signifioient clés, porter & ouvrir ; mais la consonnance se retrouvoit dans *Kephas*, délivrer, mettre en liberté ; & dans *Cephas*, lier, enchaîner : c'étoit sans doute une licence permise, à la faveur de laquelle ce que la promesse ne pouvoit régulièrement dériver du mot *Cephas*, elle le tiroit de tous les sons voisins.

Ce goût particulier pour les allusions, qui fait de l'histoire une espèce de logogryphie, se rencontre jusques dans la profession & la demeure de Pierre. Il étoit pêcheur, dit S. Mat-

(*) Racine.

thieu, & de la ville de Bethsaïde, dit S. Jean: ce nom de ville veut dire maison de la pêche. Elle étoit située sur le lac de Genezareth, non loin de Geth Ephraïm, ancienne patrie de Jonas. Personne n'ignore que Jesus dit aussi à Pierre: Pêcheur de poissons, je te ferai pêcheur d'hommes. Rien n'égale la sagacité cabalistique, elle ne néglige rien. En conséquence de cette exactitude, la barque de Pierre ne pourroit-elle pas être aussi le vaisseau des médailles de Jason, l'arche de Noë, & le navire de Jonas? Tous ces gens d'ailleurs qui dattoient ou qui parloient du déluge ont couru de grands risques sur mer.

Ceux qui ont fait parler notre apôtre dans ses épîtres, n'ont pas manqué non plus de lui faire tenir un langage où il fut reconnoissable. S'il exhorte les fideles à croire à l'avenement de Jesus, c'est parce qu'il est *la pierre de l'angle, la pierre vivante, la pierre de Sion*, & qu'il faut aussi qu'ils soient tous des S. Pierres Spirituelles, sans quoi Jesus ne sera pour eux qu'une *pierre de chute, & qu'une pierre de scandale*. Tout est Pierre avec Pierre. 1. Ep. ch. 2.

Les clés du Ciel dont il est parlé dans la promesse y sont en opposition aux portes de l'Enfer, ces clés devoient appartenir à Pierre puisqu'il étoit prédestiné pour réunir en sa personne le pouvoir des *Hermès, des Hénoc & des Janus*: mais il avoit aussi sur ces clés un droit direct & personnel qu'il ne tenoit que de son nom & qu'il importe de connoître. La réu-

nion de ces deux droits sur sa tête est la suite du concours le plus singulier des anciennes langues, & cette découverte tient à une étymologie délicate, qu'il est cependant nécessaire d'approfondir pour arriver à la pleine connoissance de notre objet.

Le mot de *Pierre* n'est, comme on fait, que la traduction françoise du *Petra* des Latins, du *Petros* des Grecs, & du *Cephas* des Orientaux, & il signifie communement ce que nous entendons par une pierre, un caillou, un rocher; mais si, quant au son, nous le considérons comme un mot Hébreu ou Phénicien, il signifie ouvrir, & il doit s'écrire *pier*, dont la racine est *paar*, il a ouvert. Les autres temps de ce verbe ne nous font pas moins connoître ce son de *pierre* avec l'idée historique que nous y attachons comme à un nom d'homme. On y trouve *Piarethi*, j'ai ouvert; *Piaretha* masculin, & *Piareth* féminin tu a ouvert; & *Piereth* ou *Poereth*, celle qui ouvre & ce qui ouvre.

Si cet accord n'étoit du qu'au hasard, on auroit encore lieu d'être surpris de trouver ce hasard dans l'histoire d'un apôtre qui a le droit d'ouvrir; mais si ce n'en est point un, comme il y a toute vraisemblance, on demandera quel rapport & quelle analogie il y a entre ce que nous appellons une pierre & ce que nous entendons par *ouvrir*, & comme cette analogie a pu être connue des anciens & surtout des Orientaux, qui ne devoient point attacher au son de *pier*, ouvrir, l'idée que nous y attachons

vulgairement de *Pierre* & de *Caillou*. Cherchons d'abord si l'analogie des sons a été connue de l'antiquité.

Entre les dérivés de *paar* & de *pier* & dans les modes des conjugaisons de ce verbe où il prend des lettres préfixes, je trouve *apaer*, j'*ouvrirai*, & *epaer*, je *serai ouvert*. Or ces sons nous avertissent que le Latin *aperire*, aussi bien que le François *ouvrir* qui tient lieu d'*averire* ou d'*auvrire*, sont dérivés du *paar* & du *pier* Oriental. Il en est de même du *peire* des Grecs. Le mot *Poereth* cité ci-dessus & qui signifie *celle qui ouvre* & *ce qui ouvre*, a pu aussi se lire *porsh* dans la prononciation, & le mot *porta* des Latins en dérive si naturellement qu'ils n'ont pu dans leur langue le dériver que d'*aperta*. Osons actuellement & pour un moment en dériver aussi *Petra*, & même *Petrus*, comme s'il venoit d'*apertus*, puisqu'il a pu se faire que les dérivés d'*aperire* aient plus d'une fois perdu la préfixe *a* qui se trouve incorporée dans tous les modes du verbe Latin, contre l'usage des Orientaux qui ne l'employoient que pour certains temps, & contre l'usage des Grecs, qui dans *Peira* & dans ses dérivés l'ont rejetée tout-à-fait. Voilà pour l'analogie des sons: cherchons quelle a pu être l'analogie des sens & quel rapport il y a, par exemple, entre *porta*, une *porte*, une *ouverture*, & *petra*, une *pierre*.

La plupart des arts & des choses utiles ont été souvent trouvées par hasard. On prétend que les incendies des volcans ont fait décou-

vrir les métaux, ce qui est très vraisemblable; il en a pu être de même des pierres & des carrières: elles n'auront été trouvées & connues que par les fentes & les ouvertures naturelles & accidentelles, & ensuite par celles que l'industrie humaine aura faites pour imiter ou pour aider la nature qui lui montrait une chose utile: de-là les premières carrières auront été appelées simplement *poeroth*, des *ouvertures*, & ce même nom aura été donné par la suite à ce qu'on en tiroit: c'est ainsi que nous appelons *mine* le métal que nous tirons des mines.

Nous pouvons donc conjecturer que les premiers Grecs auront fait de *poeroth* d'abord *po-roth* & *poetroth*, & enfin *poros* & *petros*, qui n'en sont que des matatheses & des dialectes; que nos prédécesseurs auront fait *perriere** pour signifier une carrière, & *Pierre* pour désigner ce que l'on en tire. Pour donner à cette conjecture toute la force qu'elle peut avoir, je rappellerai que le *peiro* des Grecs signifioit *ouvrir* avec effort, *faire passage en creusant*, & que son dérivé *poros* joignoit à la signification de *trou*, de *porte* & de *passage*, celle d'un lieu pierreux.

Observons en finissant, sur cet aride mais singulier sujet, que ces rapports de sons & de sens dans les dérivés Occidentaux du mot Ori-

* Ce terme de *perriere* est beaucoup plus d'usage dans nos provinces que celui de *carrière*. Je soupçonne que ce dernier terme vient de *Carab*, *creuser* & *fouiller*: peut-être vient-il des carreaux que l'on en tire.

ental ne se trouvent point dans l'Orient. Les mots de *pierre* & *porte* y ont chacun leur origine & leur racine distincte & particuliere. C'est une singularité de plus, mais elle nous oblige d'admettre le concours des Grecs & des Latins avec les Hébreux, dans la composition des fables qui concernent notre apôtre; c'est ce qu'on a déjà du pressentir d'ailleurs.

L'analogie étant comme notre mot François *pierre*, *lapis*, & le mot Hébreu *pier*, ouvrir, ainsi que les allusions qui en ont été la suite, il importe encore de savoir que de ce même mot Oriental étoit forti le nom d'un autre être mythologique fort connu de premiers Israélites & des peuples leurs voisins, c'est celui de l'idole *Peor*, adorée par les Moabites & les Madianites. Quelquefois cette idole est appelée *Baal-Peor*, c'est-à-dire le seigneur *Peor*; & la Vulgate l'écrit tantôt *Ohogor* & tantôt *Beel-Bhogor*, à cause de diverses prononciations de l'ajin (*). Les interpretes qui n'ont eu aucune étendue de connoissance sur l'idolatrie, ont dit que le Dieu *Peor* étoit une idole d'ordure & de nudité, parce qu'en Latin *aperire* peut signifier décou-

(*) Il paroît que cette prononciation de l'Ajin en g n'étoit pas fort usitée des anciens. Les Grecs avoient fait de *pier* πειρω & non πειρω, & les Latins *apergio* & non *aperio*; d'ailleurs les traducteurs de la Vulgate ne sont pas constans dans leurs principes sur l'ajin. Pour les suivre exactement, ils auroient du dire *Begel-Pbegor*, puisqu'il y a un ajin dans *Baal*.

ouvrir aussi bien qu'*ouvrir*, mais en Hébreu *paar* désigne simplement ce que nous entendons par *ouvrir*, c'est-à-dire faire ouverture : aussi *Peor* ne signifie-t-il qu'*apertor* & *janitor*, celui qui *ouvre*, le portier ; & c'est encore un Janus antique de la Phénicie, qui sous le nom de *Belphegor* n'est plus aujourd'hui connu que dans la *démonomanie*.

Pour s'instruire de sa véritable ou du moins de sa primitive fonction, il ne faut qu'examiner le tems & la circonstance où il en est fait mention. Les Israélites avoient erré dans le désert quarante années & s'y étoient livrés à diverses idolâtries successives, lorsqu'ils s'adresserent enfin au Dieu *Peor*. Quoique leur seule superstition put rendre raison de ces cultes insensés, on doit remarquer néanmoins qu'ils avoient recours à ces cultes suivant leur situation & selon la nature de leurs besoins. Si dès le commencement ils se sont fait un veau d'or, c'étoit, comme on fait, pour représenter leur conducteur qu'ils croyoient perdu ; & si, sur la fin de leur long pèlerinage, lorsqu'ils étoient devant Jericho prêts de passer le Jourdain & prêts d'entrer dans cette terre promise, ils ont eu recours à une nouvelle Divinité, la circonstance nous dit que c'étoit pour en obtenir un heureux passage, pour qu'elle leur ouvrit enfin un pays qui leur avoit été si longtemps *fermé* ; & le nom de Dieu si longtemps invoqué en est une démonstration. C'est de plus auprès du temple de *Peor* que Moïse qui ne devoit point

entrer en Canaan mourut & fut enteveli. Ne falloit-il pas que celui qui ne devoit point franchir le passage mourut à l'ouverture & près du *Portier* de la terre promise ? Ce tour historique est digne du génie Hébreu : aussi toute cette histoire ne me paroît-elle qu'une allégorie où les lieux sont ajustés aux noms & les noms aux lieux, & où les faits sont toujours sacrifiés à l'illusion comme dans tout le reste de ces annales. Si ce Moïse, dont on n'a jamais trouvé la sépulture & que les rabins disent enlevé comme *Henoch*, & que Pierre a vu en effet sur le Thabor avec *Elie*, (autre singe d'*Henoch*) n'étoit lui-même que ce Dieu *Peor*, cela seroit sans doute assez plaisant, & n'est pas sans vraisemblance. (*)

Mais il faut quitter ce *Peor*, content de l'avoir trouvé & reconnu pour ce qu'il est. Son nom au reste a pu produire directement & par une succession de dialectes le nom de notre apôtre, en se conservant dans les contrées Orientales comme un nom propre qui a pu insensiblement se changer en *peir* & en *pier*. De façon ou d'autre, il n'en est pas moins certain que ce nom Apostolique est des plus antiques, & qu'il a été connu des plus anciens mythologifes

(*) Nous noterons encore sur ce mot de *Peor*, que les Arabes & les Syriens s'en servent pour exprimer les ouvertures & les fentes des montagnes. De là sans doute est venu l'usage d'appeller certaines vallées des *portes*. On a dit les *Portes Caspiennes*. Bibl. Chois. de le Clerc. Tom. 7.

comme des modernes, pour le nom d'une puissance supérieure qui avoit le pouvoir des clés.

Il nous reste très peu de chose à observer dans notre légende, mais ce peu est encore utile & va confirmer ces dernières découvertes. On remarquera donc que lorsqu'il est question de *Pierre* dans l'Écriture & dans les traditions, il y est presque toujours aussi question de porte, & que c'est à la porte que se passent les événemens les plus intéressans de sa vie.

Déjà nous avons vu que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre sa puissance.

C'est ensuite à la porte d'un vestibule qu'il renonce le bon maître qui l'a comblé de promesses & qui lui pardonne sur le champ.

C'est à la *belle porte* du temple qu'avec Jean son collègue il guérit un boiteux; peut-être en est-il de ce miracle comme de celui de Janus à la porte *Viminale*.

Lorsqu'Herodes le fait mettre en prison, la porte de fer s'ouvre d'elle-même. *Pierre* se sauve chez *Jean* & frappe à sa *porte*. Une servante accourt, entend sa voix & le laisse frapper à la *porte*, pour apprendre à la compagnie que *Pierre* est à la *porte*.

Quand les *portes* des prisons de Rome lui sont ouvertes, *Pierre* se sauve de même; mais arrivé à la *porte* de la ville, Jésus lui apparaît, l'arrête & l'engage à se faire crucifier: *Pierre* y consent: il retourne, il est pris & crucifié la tête en bas; & pour que tout soit exact dans sa lé-

gende, la tradition rapporte que c'est sur le *Janicule* qu'il a consommé son sacrifice. Voilà ce qui a été dit, écrit, &, ce qui est plus étonnant, ce qui a été cru. (*)

Tel est le digne complement & la fin de cette histoire, histoire fabuleuse à la vérité, mais qui surpasse en antiquité tout ce qu'on pouvoit en attendre, & ce n'est pas une petite considération. Elle nous a découvert des choses que nous ne savions pas, & c'est encore un mérite. Nous ignorions, par exemple, que lorsque les hommes ont quitté le Paganisme pour la religion Chrétienne, les Dieux n'ont pas été les derniers à se convertir aussi, & que plusieurs d'entr'eux ont quitté le ciel Poétique pour aller en Paradis. C'est fort bien fait à eux sans doute, mais c'est encore mieux fait à nous d'en être instruits aujourd'hui, après l'avoir ignoré pendant tant de siècles. Reste à savoir s'ils y resteront longtemps.

On est déjà dans le goût de donner la chasse à ces anciens objets de la crédulité des peuples; & plus d'un Théologien même a montré dans ce siècle ce nouveau zèle. Il est vrai qu'ils ne se font encore adressés qu'aux plus petits & aux foibles; ce qui n'est pas montrer un véritable courage, ni prendre le plus sûr moyen d'épouvanter les autres & d'abrèger cette grande opération. Il conviendrait dans ce genre de combat, comme dans tous les autres, de commen-

(*) Hist. Eccl. de Fleuri. T. 1. L. 2. p. 212.

cer par attaquer les premiers & les chefs de ces idoles béatifiées : la déroute d'une armée est ordinairement la suite de la prise du Général. En voici un que je viens de prendre. Je vous le livre, Messieurs les Théologiens : Frappez le Pasteur & les Brébis seront dispersées ; car vous n'ignorez pas qu'il faut que les prédictions s'accomplissent.

Lorsque l'on aura présenté & analysé de la sorte une vingtaine de Légendes, tant anciennes que modernes, peut-être arrivera-t-on à la connoissance du vrai système de la mythologie sacrée & profane (s'il y en a un). Au moins en les comparant ensemble, on pourra appercevoir quel en aura été le premier fond & de quelle part seront venus leurs ornemens & leur variété. Nous n'anticiperons point sur ce qui ne peut être que le résultat & l'effèt du concours de plusieurs légendes ; mais celle-ci est assez étendue & diversifiée, pour que nous puissions en tirer une leçon générale & un principe que les autres ne pourront que confirmer.

S'il n'y avoit eu qu'une seule langue sur la terre, il n'y auroit point eu de mythologie, ou, il n'y en auroit eu qu'une.

REFLEXIONS
 DE
 L'EMPEREUR JULIEN
 SUR LES DOGMES
 DE LA
 RELIGION CHRÉTIENNE.
 TRADUIT DU GREC.

Un temps viendra, où l'étude & application de nos neveux dévoileront tous ces mysteres; un jour nos descendans seront surpris, que nous ayons pu ignorer des choses aussi claires, & dont la découverte étoit si aisée.

SENEQUE *Quest: Nat: Libr. VII. Ch. 25.*

IL m'a paru à propos d'exposer, à la vue de tout le monde, les raisons que j'ai eues de me persuader, que la Secte des Galiléens n'est qu'une fourberie purement humaine, & malicieusement inventée, qui, n'ayant rien de divin, est pourtant venue à bout de seduire

les esprits foibles, & d'abuser de l'affection que les hommes ont pour les fables, en donnant une couleur de vérité & de persuasion à des fictions prodigieuses.

Je parlerai d'abord de tous les différents Dogmes des Chrétiens, afin que, si quelques-uns de ceux, qui liront cet ouvrage, veulent y répondre, ils suivent la méthode établie dans les Tribunaux judiciaires; qu'ils n'agissent pas une autre cause, & qu'ils n'aient pas recours à une recrimination, qui ne peut servir à rien, s'ils n'ont auparavant détruit les accusations dont on les charge, & justifié les Dogmes qu'ils soutiennent. En suivant cette maxime, leur défense, si elle est bonne, en sera plus claire, plus véridique, & plus propre à détruire nos reproches.

Il est d'abord nécessaire d'établir, en peu de paroles, d'où nous vient l'idée de Dieu, & quelle est celle que nous devons en avoir. Ensuite nous comparerons la notion qu'en ont les Grecs avec celle des Hébreux; & après les avoir examinées toutes les deux, nous interrogerons les Galiléens, qui ne pensent ni comme les Grecs ni comme les Hébreux. Nous leur demanderons, sur quoi ils se fondent, pour préférer leurs sentiments aux nôtres, d'autant qu'ils en ont changé souvent, & qu'après s'être éloignés des premiers, ils ont embrassé un genre de vie différent de celui de tous les autres hommes. Ils prétendent qu'il n'y a rien de bon & d'honnête chez les Grecs & chez les He-

breux, cependant ils se sont appropriés, non les vertus, mais les vices de ces deux Nations. Ils ont puisé chez les Juifs la haine implacable contre toutes les différentes religions des Nations; & le genre de vie infâme & méprisable, qu'ils pratiquent dans la paresse & dans la légèreté, ils l'ont pris des Grecs. C'est là ce qu'ils regardent comme le véritable culte de la Divinité.

Il faut convenir que, parmi le bas peuple, les Grecs ont cru & inventé des fables ridicules, même monstrueuses. Ces hommes simples & vulgaires ont dit, que Saturne aiant dévoré ses enfans les avoit vomis ensuite; que Jupiter avoit fait un mariage incestueux, & donné pour Epoux à sa propre fille un enfant, qu'il avoit eu d'un commerce criminel. A ces contes absurdes on ajoute ceux du démembrement de Bacchus, & du remplacement de ses membres. Ces fables sont répandues parmi le bas peuple; mais voyons comment pensent les gens éclairés. *Examinons ce qu'ont dit les Législateurs & les Philosophes.*

Considérons ce que Platon écrit de Dieu & de son essence; & faisons attention à la manière dont il s'exprime lorsqu'il parle de la création du monde, & de l'Être suprême qui l'a formé. Opposons ensuite ce Philosophe Grec à Moïse, & voyons qui des deux a parlé de Dieu avec plus de grandeur & de dignité. Nous découvrirons alors aisément, quel est celui qui mérite le plus d'être admiré, & de parler de

l'Être suprême ; ou Platon qui admit les Temples & les simulacres des Dieux, ou Moïse qui, selon l'Écriture, conversoit face à face & familièrement avec Dieu. *Au commencement, dit cet Hébreux (*) Dieu fit le Ciel & la Terre; la Terre étoit vuide & sans forme, & les tenebres étoient sur la surface de l'abîme; & l'Esprit de Dieu étoit porté sur la surface des Eaux. Et Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut; Et Dieu vit que la lumière étoit bonne; & Dieu sépara la lumière des tenebres: & Dieu appella la Lumière jour, & il appella les tenebres la nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le premier jour. Et Dieu dit qu'il y ait un firmament au milieu des Eaux; & Dieu nomma le Firmament le Ciel; & Dieu dit que l'eau, qui est sous le Ciel, se rassemble ensemble afin que le sec paroisse; & cela fut fait. Et Dieu dit que la Terre porte l'herbe & les Arbres. Et Dieu dit qu'il se fasse deux grands luminaires dans l'étendue des Cieux pour éclairer le Ciel & la Terre. Et Dieu les plaça dans le firmament du Ciel, pour luire sur la terre; & pour faire la nuit & le jour.*

Remarquons d'abord que dans toute cette narration Moïse ne dit pas, que l'abîme ait été produit par Dieu; il garde le même silence sur l'eau & sur les tenebres; mais pourquoi, aiant écrit que la lumière avoit été produite par Dieu, ne s'est-il pas expliqué de même sur

(*) Genèse, Chap. I. v. 1. & suivans.

les tenebres, sur l'eau & sur l'abîme? Au contraire, il paroît les regarder comme des Etres pré-existans, & ne fait aucune mention de leur création. De même il ne dit pas un mot des Anges; dans toute la relation de la création il n'en est fait aucune mention. On ne peut rien apprendre qui nous instruisse, quand, comment, de quelle maniere, & pourquoi ils ont été créés. Moÿse parle cependant amplement de la formation de tous les Etres corporels, qui sont contenus dans le Ciel & sur la Terre; en sorte qu'il semble que cet Hebreux ait cru, que Dieu n'avoit créé aucun Etre incorporel, mais qu'il avoit seulement arrangé la matiere qui lui étoit assujettie. Cela paroît évident par ce qu'il dit de la Terre. (1) *Et la terre étoit vuide & sans forme.* On comprend aisement que Moÿse a voulu dire, que la matiere étoit une substance humide, informe & éternelle qui avoit été arrangée par Dieu.

Comparons la différence des raisons, pour lesquelles le Dieu de Platon & le Dieu de Moÿse crée le monde. (2) *Dieu dit, selon Moÿse, faisons l'homme à nôtre image & à nôtre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la Mer, & sur les oiseaux des Cieux, & sur les bêtes, & sur toute la Terre, & sur les reptiles qui rampent sur la Terre. Et Dieu fit l'homme à son image, & il les créa mâle & femelle, & il leur dit; croissés, multipliés, remplissés la Terre, commandés aux pois-*

(1) Genese, Chap. 1.

(2) Genese, Chap. I. v. 26.

sons de la Mer , aux volatiles des Cieux , à toutes les bêtes , à tous les bestiaux , & à toute la Terre.

Entendons actuellement parler le Créateur de l'univers par la bouche de Platon. Voions les discours que lui prête ce philosophe.

„ Dieux ! moi qui suis vôtre Créateur & celui
 „ de tous les Êtres , je vous annonce , que les
 „ choses que j'ai créées ne périront pas , par-
 „ ce que les ayant produites je veux qu'elles so-
 „ ient éternelles. Il est vrai que toutes les cho-
 „ ses construites peuvent être détruites ; ce-
 „ pendant il n'est pas dans l'ordre de la justice
 „ de détruire , ce qui a été produit par la rai-
 „ son. Ainsi quoique vous aies été créés im-
 „ mortels , vous ne l'êtes pas invinciblement
 „ & nécessairement par votre nature , mais
 „ vous l'êtes par ma volonté. Vous ne périres
 „ donc jamais , & la mort ne pourra rien sur
 „ vous ; car ma volonté est infiniment plus puis-
 „ sante pour vôtre éternité que la nature , & les
 „ qualités que vous reçutes lors de vôtre for-
 „ mation. Apprenés donc ce que je vais vous
 „ découvrir. Il nous reste trois differens genres
 „ d'Êtres mortels. Si nous les oublions , ou
 „ que nous en ommettons quelqu'un , la per-
 „ fection de l'Univers n'aura pas lieu , & tous
 „ les differens genres d'Êtres , qui sont dans
 „ l'arrangement du monde , ne seront pas ani-
 „ més. Si je les crée avec l'avantage d'être
 „ doués de la vie , alors ils seront nécessaire-
 „ ment égaux aux Dieux. Afin donc que les Ê-
 „ tres d'une condition mortelle soient engen-

„ drés, & cet univers rendu parfait, receviés
 „ pour vôtre partage, le droit d'engendrer des
 „ Créatures, imités dès vôtre naissance la for-
 „ ce de mon pouvoir. L'essence immortelle,
 „ que vous avés reçue, ne fera jamais altérée
 „ lorsqu' à cette essence vous ajouterez une
 „ partie mortelle ; produifés des Créatures, en-
 „ gendrés, nourriés-vous d'alimens, & re-
 „ parés les pertes de cette partie animale &
 „ mortelle. ”

Confidérons si ce que dit ici Platon doit être
 traité de songe & de vision. Ce Philosophe
 nomme des Dieux que nous pouvons voir, le
 Soleil, la Lune, les Astres & les Cieux : mais
 toutes ces choses ne sont que les simulacres
 d'Étres immortels, que nous ne saurions apper-
 cevoir. Lorsque nous considérons le soleil, nous
 regardons l'image d'une chose intelligible &
 que nous ne pourrions découvrir : il en est de
 même quand nous jettons les yeux sur la lune
 ou sur quelque autre astre. Tous ces corps ma-
 tériels ne sont que les simulacres des Étres, que
 nous ne pouvons concevoir que par l'esprit.
 Platon a donc parfaitement connu tous ces
 Dieux invisibles, qui existent par le Dieu & dans
 le Dieu suprême, & qui ont été faits & engen-
 drés par lui. Le Créateur du Ciel, de la Terre,
 & de la Mer, étant aussi celui des Astres, qui
 nous représentent les Dieux invisibles, dont
 ils sont les simulacres.

Remarquons avec quelle sagesse s'explique
 Platon dans la création des Étres mortels. //

manque, dit-il, trois genres d'Étres mortels; celui des hommes, des bêtes & des plantes, (car ces trois espèces sont séparées par leurs différentes essences.) Si quelqu'un de ces genres d'Étres est créé par moi, il faut qu'il soit absolument & nécessairement immortel. Or si le monde, que nous appercevons, & les Dieux ne jouissent de l'immortalité que parce qu'ils ont été créés par le Dieu suprême, de qui tout ce qui est immortel doit avoir reçu l'Être & la naissance, il s'ensuit que l'ame raisonnable est immortelle par cette même raison. Mais le Dieu suprême a cédé aux Dieux subalternes le pouvoir de créer, ce qu'il y a de mortel dans le genre des hommes: ces Dieux, aiant reçu de leur Pere & de leur Créateur cette puissance, ont produit sur la terre les differents genres d'animaux, puisqu'il eut fallu, si le Dieu suprême eut été également le créateur de tous les Êtres, qu'il n'y eut eu aucune différence entre le Ciel & l'homme, entre Jupiter & les serpens, les bêtes féroces, les poissons. Mais puisqu'il y a un intervalle immense entre les Êtres immortels & les mortels, les premiers ne pouvant être ni améliorés ni détériorés, les seconds étant soumis, au contraire, aux changemens en bien & en mal, il falloit nécessairement que la cause, qui a produit les uns, fut différente de celle qui a créé les autres.

Il n'est pas nécessaire que j'aie recours aux Grecs & aux Hebreux, pour prouver qu'il y a une différence immense entre les Dieux créés

par l'Être suprême, & les êtres mortels produits par ces Dieux créés. Quel est, par exemple, l'homme qui ne sente en lui-même la divinité du Ciel, & qui n'éleve ses mains vers lui, lorsqu'il prie & qu'il adore l'Être suprême ou les autres Dieux? Ce n'est pas sans cause, que ce sentiment de religion en faveur du soleil & des autres astres est établi dans l'esprit des hommes. Ils se sont apperçus qu'il n'arrivoit jamais aucun changement dans les choses célestes; qu'elles n'étoient sujettes ni à l'augmentation ni à la diminution; qu'elles alloient toujours d'un mouvement égal, & qu'elles conservoient les mêmes regles. (Les loix du cours de la lune, du lever, du coucher du soleil aiant toujours lieu dans les tems marqués.) De cet ordre admirable les hommes ont conclu avec raison, que le Soleil étoit un Dieu ou la demeure d'un Dieu. Car une chose, qui est par sa nature à l'abri du changement, ne peut être sujette à la mort; & ce qui n'est point sujet à la mort, doit être exempt de toute imperfection. Nous voyons qu'un Être qui est immortel & immuable ne peut être porté & mû dans l'Univers, que par une ame divine & parfaite qui est dans lui, ou par un mouvement qu'il reçoit de l'Être suprême, ainsi qu'est celui que je crois qu'a l'ame des hommes.

Examinons à présent l'opinion des Juifs sur ce qui arriva à Adam & à Eve dans ce Jardin, fait pour leur demeure, & qui avoit été planté

par Dieu même. (*) *Il n'est pas bon*, dit Dieu, *que l'homme soit seul. Faisons lui une Compagne qui puisse l'aider & qui lui ressemble.* Cependant cette compagne non seulement ne lui est d'aucun secours, mais elle ne sert qu'à le tromper, à l'induire dans le piège qu'elle lui tend, & à le faire chasser du Paradis. Qui peut, dans cette narration, ne pas voir clairement les fables les plus incroyables ? Dieu devoit sans doute connoître, que ce qu'il regardoit comme un secours pour Adam feroit sa perte, & que la compagne qu'il lui donnoit étoit un mal plutôt qu'un bien pour lui.

Que dirons-nous du serpent qui parloit avec Eve ? de quel langage se servit-il ? fut-ce de celui de l'homme ? y a-t-il rien de plus ridicule dans les fables populaires des Grecs ?

N'est-ce pas la plus grande des absurdités de dire que Dieu aiant créé Adam & Eve, leur interdit la connoissance du bien & du mal ? quelle est la créature qui puisse être plus stupide, que celle qui ignore le bien & le mal, & qui ne sauroit les distinguer ? Il est évident qu'elle ne peut, dans aucune occasion, éviter le crime ni suivre la vertu, puisqu'elle ignore ce qui est crime, & ce qui est vertu. Dieu avoit deffendu à l'homme de goûter du fruit, qui pouvoit seul le rendre sage & prudent. Quel est l'homme assez stupide pour ne pas sentir, que sans la connois-

(*) Genèse, Chap. II. v. 18.

fance du bien & du mal, il est impossible à l'homme d'avoir aucune prudence ?

Le serpent n'étoit donc point ennemi du genre-humain, en lui apprenant à connoître ce qui pouvoit le rendre sage ; mais Dieu lui portoit envie, car lorsqu'il vit, que l'homme étoit devenu capable de distinguer la vertu du vice, il le chassa du paradis terrestre, dans la crainte qu'il ne goûtât du bois de l'arbre de vie, en lui disant : (*) *Voici Adam, qui est devenu comme l'un de nous, sachant le bien & le mal ; mais pour qu'il n'étende pas maintenant sa main, qu'il ne prenne pas du bois de la vie, qu'il n'en mange pas, & qu'il ne vienne pas à vivre toujours, l'Eternel Dieu le met hors du Jardin d'Eden.* Qu'est-ce qu'une semblable narration ? on ne peut l'excuser qu'en disant, qu'elle est une fable allégorique, qui cache un sens secret. Quant à moi, je ne trouve, dans tout ce discours, que beaucoup de blasphemes contre la vraie essence & la vraie nature de Dieu, qui ignore, que la femme qu'il donne pour Compagne & pour secours à Adam, sera la cause de son crime ; qui interdit à l'homme la connoissance du bien & du mal, la seule chose qui pût régler ses mœurs, & qui craint que ce même homme, après avoir pris de l'arbre de vie, ne devienne immortel. Une pareille crainte,

(*) Genèse, Chap. III. v. 22.

& une envie semblable conviennent-elles à la nature de Dieu ?

Le peu de choses raisonnables que les Hebreux ont dit de l'essence de Dieu, nos Pères, dès les premiers Siècles, nous en ont instruit : & cette Doctrine qu'ils s'attribuent est la nôtre. Moïse ne nous a rien appris de plus ; lui qui parlant plusieurs fois des Anges, qui executent les ordres de Dieu, n'a rien osé nous dire, dans aucun endroit, de la nature de ces Anges : s'ils sont créés, ou s'ils sont incréés, s'ils ont été faits par Dieu ou par une autre cause, s'ils obéissent à d'autres Etres. Comment Moïse a-t-il pû garder, sur tout cela, un silence obstiné, après avoir parlé si amplement de la création du Ciel & de la Terre, des choses qui les ornent & qui y sont contenues ? Remarquons ici, que Moïse dit, que Dieu ordonna que plusieurs choses fussent faites (1), comme le jour, la lumière, le firmament : qu'il en fit plusieurs lui-même comme (2) le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune ; & qu'il separa celles qui existoient déjà, comme l'eau & l'aride. D'ailleurs Moïse n'a osé rien écrire ni sur la nature ni sur la création de l'Esprit. Il s'est contenté de dire vaguement, (3) *qu'il étoit porté sur les eaux.* Mais cet Esprit,

(1) Genèse. Chap. 1.

(2) Genèse. Chap. 1.

(3) Genèse. Chap. 1.

porté sur les eaux, étoit-il créé, étoit-il in-créé ?

Comme il est évident, que Moÿse n'a point assez examiné & expliqué les choses, qui concernent le Créateur & la création de ce monde, je comparerai les différens sentimens des Hebreux & de nos Peres sur ce sujet. Moÿse dit, que le Créateur du monde choisit pour son Peuple la nation des Hebreux, qu'il eut pour elle toute la prédilection possible, qu'il en prit un soin particulier, & qu'il négligea pour elle tous les autres Peuples de la Terre. Moÿse, en effet, ne dit pas un seul mot, pour expliquer comment les autres nations ont été protégées & conservées par le Créateur, & par quels Dieux elles ont été gouvernées : il semble ne leur avoir accordé d'autre bienfait de l'Etre suprême, que de pouvoir jouir de la lumière du soleil & de celle de la lune. C'est ce que nous observerons bientôt. Venons actuellement aux Israélites & aux Juifs, les seuls hommes, à ce qu'il dit, aimés de Dieu. Les Prophètes ont tenu, à ce sujet, le même langage que Moÿse. Jesus de Nazareth les a imités; & Paul, cet homme qui a été le plus grand des imposteurs, & le plus infigne des fourbes, a suivi cet exemple. Voici donc comment parle Moÿse. (*) *Tu diras à Pharaon, Israel mon fils premier né J'ai*

(*) Exode. Chap. IV. v. 22. 23. Exod. Chap. V. v. 3. Exod. Chap. VII. v. 16.

dit, renvoie mon Peuple, afin qu'il me serve, mais tu n'as pas voulu le renvoyer..... Et ils lui diront: Le Dieu des Hebreux nous a appelé, nous partirons pour le désert, & nous ferons un chemin de trois jours, pour que nous sacrifions à nôtre Dieu..... Le seigneur le Dieu des Hebreux m'a envoyé auprès de toi, disant: Renvoie mon Peuple pour qu'il serve dans le désert.

Moyse & Jesus n'ont pas été les seuls qui disent, que Dieu dès le commencement avoit pris un soin tout particulier des Juifs, & que leur sort avoit été toujours fort heureux. Il paroît que c'est là le sentiment de Paul, quoique cet homme ait toujours été vacillant dans ses opinions, & qu'il en ait changé si souvent sur le dogme de la nature de Dieu: tantôt soutenant que les Juifs avoient eu seuls l'héritage de Dieu, & tantôt assurant que les Grecs y avoient eu part; comme lorsqu'il dit: *Est-ce qu'il étoit seulement le Dieu des Hebreux ou l'étoit-il aussi des nations? certainement il l'étoit des nations.* Il est donc naturel de demander à Paul, pourquoi si Dieu a été non-seulement le Dieu des Juifs, mais aussi celui des autres Peuples, il a comblé les Juifs de biens & de grâces, il leur a donné Moyse, la Loi, les Prophètes, il a fait en leur faveur plusieurs miracles, & même des prodiges qui paroissent fabuleux. Entendés les Juifs, ils disent: *L'homme a mangé le pain des Anges.* Enfin Dieu a envoyé aux Juifs Jesus qui ne fut, pour les autres nations, ni un Prophète, ni un Docteur,

ni même un Prédicateur de cette grace divine & future, à laquelle à la fin ils devoient avoir part. Mais avant ce tems il se passa plusieurs milliers d'années, où les nations furent plongées dans la plus grande ignorance, rendant, selon les Juifs, un culte criminel aux simulacres des Dieux. Toutes les nations qui sont situées sur la terre depuis l'orient à l'occident, & depuis le midi jusqu' au septentrion, excepté un petit peuple, habitant depuis deux mille ans une partie de la Palestine, furent donc abandonnées de Dieu. Mais comment est-il possible, si ce Dieu est le nôtre comme le vôtre, s'il a créé également toutes les nations, qu'il les ait si fort méprisées, & qu'il ait négligé tous les peuples de la terre? Quand même nous conviendrions avec vous, que le Dieu de toutes les nations a eu une préférence marquée pour la vôtre, & un mépris pour toutes les autres, ne s'en suivra-t-il pas de là, que Dieu est envieux, qu'il est partial? or comment Dieu peut-il être sujet à l'envie, à la partialité, & punir, comme vous le dites, les péchés des Peres sur les enfans innocens? Est il rien de si contraire à la nature divine, nécessairement bonne par son essence?

Après avoir examiné l'opinion des Juifs, sur la bonté de Dieu envers les hommes, voions quelle est celle des Grecs. Nous disons que le Dieu suprême, le Dieu créateur, est le Roi & le Pere commun de tous les hommes; qu'il a distribué toutes les nations à des

Dieux, à qui il en a commis le soin particulier, & qui les gouvernent de la maniere qui leur est la meilleure & la plus convenable: car dans le Dieu suprême, dans le Pere, toutes les choses sont parfaites & unes; mais les Dieux créés agissent, dans les particulieres qui leur sont commises, d'une maniere différente. Ainsi Mars gouverne les guerres dans les nations, Minerve leur distribue & leur inspire la prudence, Mercure les instruit plutôt de ce qui orne leur esprit, que de ce qui peut les rendre audacieuses. Les Peuples suivent les impressions, & les notions qui leur sont données par les Dieux qui les gouvernent. Si l'experience ne prouve pas ce que nous disons, nous consentons que nos opinions soient regardées comme des fables, & les vôtres comme des vérités. Mais si une expérience, toujours uniforme & toujours certaine, a vérifié nos sentimens, & montré la fausseté des vôtres, auxquels elle n'a jamais répondu; pourquoi conservés-vous une croiance aussi fausse que l'est la vôtre? Apprenés-nous, s'il est possible, comment les Gaulois & les Germains sont audacieux, les Grecs & les Romains policés & humains, cependant courageux & belliqueux? les Egyptiens sont ingenieux & spirituels; les Syriens, peu propres aux armes, sont prudents, rusés, dociles? S'il n'y a pas une cause & une raison de la diversité des mœurs & des inclinations de ces nations, & qu'elle soit produite par le hasard, il faut nécessairement

en conclure qu'aucune providence ne gouverne le monde. Mais si cette diversité si marquée, est toujours la même & est produite par une cause, qu'on m'apprenne d'où elle vient, si c'est directement par le Dieu suprême, *ou par les Dieux à qui il a confié le soin des nations.*

Il est constant qu'il y a des loix établies chez tous les hommes, qui s'accordent parfaitement aux notions & aux usages de ces mêmes hommes. Ces loix sont humaines & douces chez les Peuples, qui sont portés à la douceur; elles sont dures & même cruelles chez ceux dont les mœurs sont féroces. Les différents Législateurs, dans les instructions qu'ils ont données aux nations, se sont conformés à leurs idées; ils ont fort peu ajouté & changé à leurs principales coutumes. C'est pourquoi les Scythes regarderent Anacharsis comme un insensé, parce qu'il avoit voulu introduire des loix contraires à leurs mœurs. La façon de penser des différentes nations ne peut jamais être changée entièrement. L'on trouvera fort peu de peuples, situés à l'occident, qui cultivent la philosophie & la géométrie, & qui même soient propres à ce genre d'étude, quoique l'Empire Romain ait étendu si loin ses conquêtes. Si quelques-uns des hommes les plus spirituels de ces nations, sont parvenus sans étude à acquérir le talent de s'énoncer avec clarté, & avec quelque grace, c'est à la simple force de leur génie qu'ils en sont redevables. D'où vient donc la différence éternelle des mœurs,

des usages, des idées des nations, si ce n'est de la volonté des Dieux, à qui leur conduite a été confiée par le Dieu suprême?

Venons actuellement à la variété des langues, & voyons combien est fabuleuse, la cause que Moïse lui donne. Il dit que les fils des hommes, aiant multiplié, voulurent faire une ville, & bâtir au milieu une grande tour: Dieu dit alors qu'il descendroit, & qu'il confondroit leur langage. Pour qu'on ne me soupçonne pas d'alterer les paroles de Moïse, je les rapporterai ici. (*) ils dirent (les hommes) venés, bâtissons une ville, & une tour, dont le sommet aille jusqu'au Ciel, & acquerons nous de la réputation avant que nous soions dispersés sur la surface de la terre. Et le Seigneur descendit pour voir la ville, & la tour que les fils des hommes avoient bâties; & le Seigneur dit; voici, ce n'est qu'un même peuple, ils ont un même langage, & ils commencent à travailler, & maintenant rien ne les empêchera d'exécuter ce qu'ils ont projeté: Or ça descendons & confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de l'autre. Ainsi le Seigneur les dispersa de là par toute la terre, & ils cessèrent de bâtir leur ville. Voilà les contes fabuleux, auxquels vous voulés que nous ajoûtions foi: & vous refusés de croire, ce que dit Homere des Aloïdes, qui mirent trois montagnes l'une sur l'autre pour se faire un chemin jusqu'au Ciel. Je fais que

(*) Genèse, Chap. I. v. 4. 5. 6. 7. 8.

l'une & l'autre de ces histoires sont également fabuleuses : mais puisque vous admettez la vérité de la première, pourquoi refusés-vous de croire à la seconde ? ces contes sont également ridicules : Je pense qu'on ne doit pas ajouter plus de foi aux uns qu'aux autres, je crois même, que ces fables ne doivent pas être proposées comme des vérités à des hommes ignorans. Comment peut-on espérer de leur persuader, que tous les hommes habitans dans une contrée, & se servant de la même langue, n'aient pas senti l'impossibilité de trouver, dans ce qu'ils ôteroient de la terre, assez de matériaux pour élever un bâtiment, qui allât jusqu'au Ciel ? il faudroit employer tout ce que les différens côtés de la terre contiennent de solide, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'orbe de la lune. D'ailleurs, quelle étendue les fondemens, & les premiers étages d'un semblable édifice ne demanderoient-ils pas ? Mais supposons que tous les hommes de l'Univers se réunissent ensemble, & parlant la même langue, eussent voulu épuiser la terre de tous les côtés, & en employer toute la matière pour élever un bâtiment ; quand est-ce que ces hommes auroient pû parvenir au Ciel, quand même l'ouvrage qu'ils entreprennent, eut été de la construction la plus simple ? Comment donc pouvez-vous débiter & croire une fable aussi puérisse, & comment pouvez-vous vous attribuer la connoissance de Dieu, vous qui dites qu'il fit naître la confusion des langues, parce qu'il crai-

craignit les hommes? Peut-on avoir une idée plus absurde de la Divinité!

Mais arrêtons nous encore quelque tems sur ce que Moÿse dit de la confusion des langues. Il l'attribue à ce que Dieu craignit, que les hommes, parlant un même langage, ne vinssent l'attaquer jusques dans le Ciel. Il en descendit donc apparemment pour venir sur la terre, car où pouvoit il descendre ailleurs? c'étoit mal prendre ses précautions: puisqu'il craignoit que les hommes ne l'attaquassent dans le Ciel, à plus forte raison devoit-il les appréhender sur la terre. A l'occasion de cette confusion des langues, Moÿse ni aucun autre Prophète n'a parlé de la cause de la différence des mœurs & des loix des hommes, quoiqu'il y ait encore plus d'opposition, & de contrariétés dans les mœurs & dans les loix des nations, que dans leur langage. Quel est le Grec qui ne regarde comme un crime de connoître charnellement sa mere, sa fille, & même sa sœur? Les Perfes pensent différemment, ces incestes ne sont point criminels chez eux. Il n'est pas nécessaire pour faire sentir la diversité des mœurs, que je montre combien les Germains aiment la liberté, avec quelle impatience ils sont soumis à une domination étrangere; les Syriens, les Perfes, les Parthes sont, au contraire, doux, paisibles ainsi que toutes les autres nations, qui sont à l'orient & au midi. Si cette contrariété des mœurs, des loix, chez les différents peuples, n'est que la suite du hazard, pourquoi ces mê-

mes peuples, qui ne peuvent rien attendre de mieux de l'Être Suprême, honorent-ils & adorent-ils un Être, dont la providence ne s'étend point sur eux ? Car celui qui ne prend aucun soin du genre de vie, des mœurs, des coutûmes, des reglemens, des loix, & de tout ce qui concerne l'état civil des hommes, ne fauroit exiger un culte de ces mêmes hommes, qu'il abandonne au hazard, & aux ames desquels il ne prend aucune part. Voyez combien vôtre opinion est ridicule dans les biens qui concernent les hommes : observons ici que ceux qui regardent l'esprit sont bien au dessus de ceux du corps. Si donc l'Être Suprême a méprisé le bonheur de nos ames, n'a pris aucune part à ce qui pouvoit rendre nôtre état heureux, ne nous a jamais envoyé, pour nous instruire, des Docteurs, des Legislaturs, mais s'est contenté d'avoir soin des Hebreux, de les faire instruire par Moyse, & par les Prophètes, de quelle espece de grace pouvons nous le remercier ? Loin qu'un sentiment, aussi injurieux à la Divinité Suprême, soit véritable, voyez combien nous lui devons de bienfaits qui vous sont inconnus. Elle nous a donné des Dieux, & des Protecteurs qui ne sont point inférieurs à celui que les Juifs ont adoré dès le commencement, & que Moyse dit n'avoir eu d'autre soin que celui des Hebreux. La marque évidente, que le Créateur de l'Univers a connu, que nous avons de lui une notion plus exacte & plus conforme à sa nature, que n'en avoient les Juifs, c'est qu'il nous

a comblé de biens, qu'il nous a donné en abondance ceux de l'esprit, & ceux du corps, comme nous le verrons dans peu. Il nous a envoyé plusieurs Législateurs, dont les moindres n'étoient pas inférieurs à Moÿse; & les autres lui étoient bien supérieurs.

S'il n'est pas vrai, que l'Etre Suprême a donné le gouvernement particulier de chaque nation à un Dieu, à un Genie qui regit & protège un certain nombre d'êtres animés, qui sont commis à sa garde, aux mœurs & aux loix desquels il prend part: qu'on nous apprenne d'où vient, dans les loix & les mœurs des hommes, la différence qui s'y trouve. Répondre que cela se fait par la volonté de Dieu, c'est ne nous apprendre rien. Il ne suffit pas d'écrire dans un Livre: *Dieu a dit, & les choses ont été faites*; car il faut voir, si ces choses qu'on dit avoir été faites par la volonté de Dieu, ne sont pas contraires à l'essence des choses: au quel cas elles ne peuvent avoir été faites par la volonté de Dieu, qui ne peut chanter l'essence des choses. Je m'expliquerai plus clairement. Par exemple, Dieu commanda que le feu s'élevât, & que la terre fut au dessous. Il falloit donc que le feu fut plus léger & la terre plus pesante. Il en est ainsi de toutes les choses. Dieu ne sauroit faire que l'eau fut du feu, & le feu de l'eau en même tems, parceque l'essence de ces éléments ne peut permettre ce changement, même par le pouvoir divin. Il en est de même des

essences divines que des mortelles, elles ne peuvent être changées. D'ailleurs il est contraire à l'idée que nous avons de Dieu de dire, qu'il exécute des choses qu'il fait être contraires à l'ordre, & qu'il veut détruire ce qui est bien selon sa nature. Les hommes peuvent penser d'une manière aussi peu juste, parce qu'étant nés mortels ils sont foibles, sujets aux passions & portés au changement. Mais Dieu étant éternel, immuable, ce qu'il a ordonné doit l'être aussi. Toutes les choses qui existent sont produites par leur nature, & conformes à cette même nature. Comment est-ce que la nature pourroit donc agir contre le pouvoir divin, & s'éloigner de l'ordre, dans lequel elle doit être nécessairement? Si Dieu donc avoit voulu, que non seulement les langues des nations, mais leurs mœurs & leurs loix fussent confondues, & changées tout à coup, cela étant contraire à l'essence des choses, il n'auroit pu le faire par sa seule volonté; il auroit fallu, qu'il eut agi selon l'essence des choses, or il ne pouvoit changer les différentes natures des êtres, qui s'opposoient invinciblement à ce changement subit. Ces différentes natures s'apperçoivent non seulement dans les esprits, mais encore dans les corps des hommes, nés dans différentes nations. Combien les Germains & les Scythes ne sont-ils pas entièrement différens des Africains & des Ethiopiens? Peut-on attribuer une aussi grande différence au simple ordre qui confondit les langues, & n'est-il pas

plus raisonnable d'en chercher l'origine dans l'air, dans la nature du climat, dans l'aspect du Ciel, & chez les Dieux qui gouvernent ces hommes dans des climats opposés l'un à l'autre ?

Il est évident que Moyse a connu cette vérité, mais il a cherché à la déguiser & à l'obscurcir. C'est ce qu'on voit clairement, si l'on fait attention qu'il a attribué la division des langues, non à un seul Dieu, mais à plusieurs. Il ne dit pas que Dieu descendit seul ou accompagné d'un autre ; il écrit, *qu'ils descendirent plusieurs*. Il est donc certain qu'il a cru, que ceux qui descendirent avec Dieu étoient d'autres Dieux. N'est-il pas naturel de penser, que s'ils se trouverent à la confusion des langues, & s'ils en furent la cause, ils furent aussi celle de la diversité des mœurs & des loix des nations, lors de leurs dispersions.

Pour reduire en peu de mots ce dont je viens de parler amplement, je dis que si le Dieu de Moyse est le Dieu Suprême, le Créateur du monde, nous l'avons mieux connu que le Législateur Hébreu, nous qui le regardons comme le Pere & le Roi de l'Univers dont il a été le Créateur. Nous ne croions pas, que parmi les Dieux qu'il a donnés aux peuples, & auxquels il en a confié le soin, il ait favorisé l'un beaucoup plus que l'autre. Mais quand même Dieu en auroit favorisé un, & lui auroit attribué le gouvernement de l'Univers, il faudroit croire que c'est à un de ceux qu'il nous a donné, à qui il a accordé cet avantage. N'est-il pas plus na-

turel d'adorer à la place du Dieu Suprême , celui qu'il auroit chargé de la domination de tout l'Univers , que celui auquel il n'auroit confié le soin que d'une très-petite partie de ce même Univers ?

Les Juifs vantent beaucoup les loix de leur Decalogue. *Tu ne voleras point. (1) Tu ne tueras pas. Tu ne rendras pas de faux temoignage.* Ne voilà-t-il pas des loix bien admirables , & auxquelles il a fallu beaucoup penser pour les établir ! Plaçons ici les autres préceptes du Decalogue , que Moyse assure avoir été dictés par Dieu même. *Je (2) suis le Seigneur ton Dieu , qui t'ai retiré de la terre d'Egypte. Tu n'auras point d'autre Dieu que moi. Tu ne te fera pas des simulacres.* En voici la raison *Je suis le Seigneur ton Dieu ; qui punis les péchés des Peres sur les Enfants ; car je suis un Dieu jaloux. Tu ne prendras pas mon nom en vain. Souviens toi du jour du Sabbat. Honore ton Pere & ta Mere. Ne commets pas d'adultere. Ne tue point. Ne rends pas de faux temoignage , & ne désire pas le bien de ton prochain.* Quelle est la nation , qui connoisse les Dieux , & qui ne suive pas tous ces préceptes , si l'on en excepte ces deux , *souviens toi du Sabbat & n'adore pas les autres Dieux ?* Il y a des peines ordonnées par tous les peuples contre ceux , qui violent ces loix. Chez certaines Nations ces peines sont plus severes que chez les Juifs ,

(1) Deuteronomie. Chap. V. v. 19.

(2) Id. v. 6.

chez d'autres elles sont les mêmes que parmi les Hebreux : quelques Peuples en ont établies de plus humaines.

Mais considerons ce passage : *Tu n'adoreras point les Dieux des autres nations.* Ce discours est indigne de l'Etre Suprême, qui devient, selon Moyse, un Dieu jaloux. Aussi cet Hebreu dit il, dans un autre endroit, *Nôtre Dieu est un feu dévorant.* Je vous demande si un homme jaloux & envieux ne vous paroît pas digne de blâme ? comment pouvez-vous donc croire, que Dieu soit susceptible de haine & de jalousie, lui qui est la souveraine perfection ? est-il convenable de parler aussi mal de la nature, de l'essence de Dieu, de mentir aussi manifestement ? Montrons plus clairement l'absurdité de vos opinions. Si Dieu est jaloux, il s'ensuit nécessairement que les autres Dieux sont adorés malgré lui : cependant ils le sont par toutes les autres nations. Or pour contenter sa jalousie, pourquoi n'a-t-il pas empêché, que les hommes ne rendissent un culte à d'autre Dieu qu'à lui ? En agissant ainsi, ou il a manqué de pouvoir, ou au commencement il n'a pas voulu deffendre le culte des autres Dieux ; il l'a toléré & même permis. La premiere de ces propositions est impie, car qui peut borner la puissance de Dieu ? La seconde soumet Dieu à toutes les foiblesses humaines : il permet une chose, & la deffend ensuite par jalousie ; il souffre pendant longtems que toutes les nations tombent dans l'erreur. N'est-ce pas agir comme les hom-

mes les moins louables, que de permettre le mal pouvant l'empêcher ? Cessez de soutenir des erreurs, qui vous rendent odieux à tous les gens qui pensent.

Allons plus avant. Si Dieu veut être seul adoré, pourquoi, Galiléens, adorez-vous ce prétendu fils que vous lui donnez, qu'il ne connut jamais, & dont il n'a aucune idée ? Je ne fais par quelle raison vous vous efforcez de lui donner un substitut, & de mettre un autre à sa place.

Il n'est aucun mortel aussi sujet à la violence des passions, que le Dieu des Hébreux. Il se livre sans cesse à l'indignation, à la colere, à la fureur : il passe dans un moment d'un parti à l'autre. Ceux qui parmi vous, Galiléens, ont lû le Livre, auquel les Hébreux donnent le nom de *Nombres*, connoissent la verité de ce que je dis. Après que l'homme, qui avoit amené une Madianite, qu'il aimoit, eut été tué lui & cette femme par un coup de javeline, Dieu dit à Moïse : (*) *Phinéas fils d'Eleasar, fils d'Aaron le Sacrificateur, a détourné ma colere de dessus les Enfans d'Israel, parcequ'il a été animé de mon zèle au milieu d'eux, & je n'ai point consumé & réduit en cendres les enfans d'Israel par mon ardeur.* Peut-on voir une cause plus legere, que celle pour laquelle l'Ecrivain Hebreu représente l'Être Suprême livré à la plus terrible colere ? & que peut-on dire de plus absurde &

(*) Nomb. Ch. XXV. vers. 10. 11 & 12.

de plus contraire à la nature de Dieu ? Si dix hommes, quinze si l'on veut, mettons en cent, allons plus avant mille, ont désobéi aux ordres de Dieu, faut-il pour punir dix hommes & même mille, en faire périr vingt-quatre mille, comme il arriva dans cette occasion ? Combien n'est-il pas plus conforme à la nature de Dieu, de sauver un coupable avec mille innocens, que de perdre un coupable en perdant mille innocens ? Le Dieu de Moyse, que cet Hebreu appelle le Créateur du Ciel & de la terre, se livre à de si grands excès de colère, qu'il a voulu plusieurs fois détruire entièrement la nation des Juifs, cette nation qui lui étoit si chère. Si la violence d'un genie, si celle d'un simple heros peut être funeste à tant de villes, qu'arriveroit-il donc aux démons, aux anges, à tous les hommes sous un Dieu aussi violent & aussi jaloux que celui de Moyse ?

Comparons maintenant, non Moyse, mais le Dieu de Moyse, à Lycurgue qui fut un Législateur sage, à Solon qui fut doux & clément, aux Romains qui usèrent de tant de bonté & de tant d'équité envers les criminels.

Apprenez, Galiléens, combien nos loix & nos mœurs sont préférables aux vôtres. Nos Législateurs & nos Philosophes nous ordonnent d'imiter les Dieux, autant que nous pouvons, ils nous prescrivent, pour parvenir à cette imitation, de contempler & d'étudier la nature des choses. C'est dans la contempla-

tion, dans le recueillement, & les reflexions de l'ame sur elle-même, que l'on peut acquerir les vertus qui nous approchent des Dieux, & nous rendent, pour ainsi dire, semblables à eux. Mais qu'apprend chez les Hebreux l'imitation de leur Dieu? elle enseigne aux hommes à se livrer à la fureur, à la colere, & à la jalousie la plus cruelle. *Phinées*, dit le Dieu des Hebreux, (*) *a appaisé ma fureur, parcequ'il a été animé de mon zele contre les Enfants d'Israel.* Ainsi le Dieu des Hebreux cesse d'être en colere, s'il trouve quelqu'un qui partage son indignation & son chagrin. Moyse parle de cette maniere en plusieurs endroits de ses Ecrits.

Nous pouvons prouver évidemment, que l'Être Suprême ne s'en est pas tenu à prendre soin des Hebreux, mais que sa bonté & sa providence se sont étendues sur toutes les autres nations, elles ont même reçu plus de graces que les Juifs. Les Egyptiens ont eu beaucoup de Sages qui ont fleuri chez eux, & dont les noms sont connus. Plusieurs de ces Sages ont succédé à Hermès: je parle de ce Hermès, qui fut le troisieme de ce nom qui vint en Egypte. Il y a eu chez les Caldéens & chez les Assiriens un grand nombre de philosophes depuis Anus & Belus; & chez les Grecs une quantité considérable depuis Chiron, parmi lesquels il y a eu des hommes éclairés, qui ont perfec-

(*) Nomb. Chap. 25. v. 10 & 11.

tionné les arts, & interprété les choses divines. Les Hebreux se vantent ridiculement d'avoir tous ces grands hommes dans un seul. Mais David & Samson méritent plutôt le mépris que l'estime des gens éclairés. Ils ont d'ailleurs été si mediocres dans l'art de la guerre, & si peu comparables aux Grecs, qu'ils n'ont pû étendre leur domination au de-là des bornes d'un très petit pays.

Dieu a donné à d'autres nations, qu'à celle des Hebreux, la connoissance des sciences & de la philosophie. L'Astronomie, ayant pris naissance chez les Babylonniens, a été perfectionnée par les Grecs; la Géometrie, inventée par les Egyptiens, pour faciliter la juste division des terres, a été poussée au point où elle est aujourd'hui par ces mêmes Grecs. Ils ont encore réduit en art, & fait une science utile des nombres dont la connoissance avoit commencé chez les Phéniciens. Les Grecs se servirent ensuite de la Géometrie, de l'Astronomie, de la connoissance des nombres, pour former un troisième art. Après avoir joint l'Astronomie à la Géometrie, & la propriété des nombres à ces deux sciences, ils y unirent la modulation, formèrent, leur musique, la rendirent mélodieuse, harmonieuse, capable de flater l'oreille par les accords & par la juste proportion des sons.

Continuerai-je de parler des différentes sciences, qui ont fleuri dans toutes les nations, ou bien ferai-je mention des hommes, qui s'y sont distingués par leurs lumières & par leur

probité? Platon, Socrate, Aristide, Cimon; Thales, Licurgue, Agefilas, Archidamus; enfin, pour le dire en un mot, les Grecs ont eu un peuple de Philosophes, de grands Capitaines, de Législateurs, d'habiles artistes; & même les Généraux d'armée, qui parmi eux ont été regardés comme les plus cruels & les plus scélérats, ont agi, envers ceux qui les avoient offensés, avec beaucoup plus de douceur & de clémence, que Moïse à l'égard de ceux de qui il n'avoit reçu aucune offense.

De quel regne glorieux & utile aux hommes vous parlerai-je? sera-ce de celui de Persée, d'Éaque; ou de Minos Roi de Crète? ce dernier purgea la mer des Pirates, après avoir mis les barbares en fuite, depuis la Syrie jusqu'en Sicile. Il établit sa domination, non seulement sur toutes les villes, mais encore sur toutes les côtes maritimes. Le même Minos, ayant associé son frere à son Roïaume, lui donna à gouverner une partie de ses sujets. Minos établit des loix admirables, qui lui avoient été communiquées par Jupiter, & c'étoit selon ces loix que Rhadamante exerçoit la justice.

Mais qu'a fait vôtre Jesus, qui après avoir seduit quelques Juifs des plus méprisables, est connu seulement depuis trois cens ans? pendant le cours de sa vie il n'a rien executé, dont la memoire soit digne de passer à la posterité, si ce n'est que l'on ne mette au nombre des grandes actions, qui ont fait le bonheur de l'Univers,

la guerison de quelques boiteux, & de quelques démoniaques des petits villages de Bethsaïda & de Bethanie.

Après que Rome eut été fondée elle soutint plusieurs guerres, se deffendit contre les ennemis qui l'environnoient, & en vainquit une grande partie: mais le péril étant augmenté, & par consequent le secours lui étant devenu plus nécessaire, Jupiter lui donna Numa, qui fut un homme d'une vertu admirable, qui se retirant souvent dans des lieux écartés conversoit avec les Dieux familièrement, & recevoit d'eux des avis très salutaires sur les loix qu'il établit, & sur le culte des choses religieuses.

Il paroît que Jupiter donna lui-même une partie de ces institutions divines à la ville de Rome, par des inspirations à Numa, par la Sybille, & par ceux que nous appellons Devins. Un bouclier tomba du Ciel, on trouva une tête en creusant sur le mont Capitolin, d'où le Temple du grand Jupiter prit son nom. Mettrons-nous ces bienfaits, & ces présents des Dieux au nombre des premiers, ou des seconds qu'ils font aux nations? Mais vous, Galiléens, les plus malheureux des mortels par votre prévention, lorsque vous refusez d'adorer le bouclier tombé du Ciel, honoré depuis tant de siècles par vos ancêtres, comme un gage certain de la gloire de Rome, & comme une marque de la protection directe de Jupiter & de Mars, vous adorez le bois d'une croix, vous en faites

le signe sur vôtre front, & vous le placez dans le plus fréquenté de vos appartements. Doit-on haïr, ou plaindre & mépriser ceux, qui passent chez vous pour être les plus prudents, & qui tombent cependant dans des erreurs si funestes ? ces insensés, après avoir abandonné le culte des Dieux éternels, suivi par leurs Pères, prennent pour leur Dieu un homme mort chez les Juifs.

L'inspiration divine, que les Dieux envoient aux hommes, n'est le partage que de quelques-uns dont le nombre est petit ; il est difficile d'avoir part à cet avantage, & le tems n'en peut être fixé. Ainsi les Oracles, & les Propheties non seulement n'ont plus lieu chez les Grecs, mais même chez les Egyptiens. L'on voit des Oracles fameux cesser dans la revolution des tems : c'est pourquoi Jupiter, le protecteur & le bienfaiteur des hommes, leur a donné l'observation des choses qui servent à la divination, afin qu'ils ne soient pas entièrement privés de la société des Dieux, & qu'ils reçoivent, par la connoissance de cette science, les choses qui leur sont nécessaires.

Peu s'en est fallu, que je n'aie oublié le plus grand des bienfaits de Jupiter & du Soleil : ce n'est pas sans raison que j'ai differé d'en parler jusqu'à présent. Ce bienfait ne regarde pas les seuls Grecs, mais toutes les nations qui y ont eu part. Jupiter aiant engendré Esculape, (ce sont des verités couvertes par la fable, & que l'esprit peut seul connoître) ce Dieu de la Medecine fut vivifié dans le monde, par la fé-

condité du Soleil. Un Dieu si salutaire aux hommes étant donc descendu du Ciel, sous la forme humaine, parut d'abord à Epidaure; ensuite il étendit une main secourable par toute la terre. D'abord Pergame se ressentit de ses bienfaits, ensuite l'Jonie & Tarente: quelque tems après Rome, l'île de Co, & les regions de la Mer Egée. Enfin toutes les nations eurent part aux faveurs de ce Dieu, qui guerit également les maladies de l'esprit, & celles du corps, détruit les vices du premier & les infirmités du second.

Les Hebreux peuvent-ils se vanter d'avoir reçu un pareil bienfait de l'Être Suprême? Cependant, Galiléens, vous nous avez quitté, & vous avez pour ainsi dire, passé comme des transfuges auprès des Hebreux. Du moins vous eussiez du, après vous être joints à eux, écouter leurs discours, vous ne seriez pas actuellement aussi malheureux que vous l'êtes; & quelque vôtre sort soit beaucoup plus mauvais, que lorsque vous étiez parmi nous, on pourroit le regarder comme supportable, si après avoir abandonné les Dieux, vous en eussiez du moins reconnu un, & n'eussiez pas adoré un simple homme comme vous faites aujourd'hui. Il est vrai que vous auriez toujours été malheureux d'avoir embrassé une Loi, remplie de grossièreté & de barbarie, mais quant au culte que vous auriez, il seroit bien plus pur & plus raisonnable, que celui que vous professez: il vous est arrivé la même chose qu'aux sangsues, vous

avez tiré le fang le plus corrompu, & vous avez laissé le plus pur.

Vous n'avez point recherché ce qu'il y avoit de bon chez les Hebreux; vous n'avez été occupés qu'à imiter leur mauvais caractère & leur fureur : comme eux vous détruisez les temples & les autels. Vous égorgez non seulement ceux qui sont Chrétiens, auxquels vous donnez le nom d'hérétiques, parcequ'ils ont des Dogmes differents des vôtres, sur le Juif mis à mort par les Hebreux; mais les opinions, que vous soutenez, sont des chimeres que vous avez inventées. Car ni Jesus, ni Paul ne vous ont rien appris sur ce sujet. La raison en est toute simple; c'est qu'ils ne se sont jamais figuré, que vous parvinssiez à ce degré de puissance, que vous avez atteint. C'étoit assez pour eux de pouvoir tromper quelques servantes, & quelques pauvres domestiques; de gagner quelques femmes & quelques hommes du peuple comme Cornelius & Sergius. Je consens de passer pour un imposteur, si parmi tous les hommes, qui sous le regne de Tibere & de Claude, ont embrassés le Christianisme, on peut en citer un qui ait été distingué ou par sa naissance, ou par son mérite.

Je sens un mouvement qui paroît m'être inspiré, & qui m'oblige tout à coup, Galiléens, à vous demander, pourquoi vous avez deserté les Temples de nos Dieux, pour vous sauver chez les Hebreux. Est-ce parceque les Dieux ont donné à Rome l'Empire de l'Univers, & que

les juifs, si l'on excepte un très court intervalle, ont toujours été les esclaves de toutes les nations ? Considérons d'abord Abraham, il fut étranger & voyageur dans un pays, dont il n'étoit pas citoien. Jacob ne servit-il pas en Syrie, ensuite dans la Palestine, & enfin dans sa vieillesse en Egypte ? Mais, dira-t-on, est ce que Moyse ne fit pas sortir d'Egypte les descendants de Jacob, & ne les arracha-t-il pas de la maison de servitude ? à quoi servit aux Juifs, quand ils furent dans la Palestine, leur délivrance d'Egypte ? est ce que leur fortune en devint meilleure ? elle changea aussi souvent que la couleur du Cameleon. Tantôt soumis à leurs Juges, tantôt à des étrangers, ensuite à des Rois, que leur Dieu ne leur accorda pas de bonne grace ; forcé par leur importunité, il consentit à leur donner des Souverains, les avertissant qu'ils seroient plus mal sous leurs Rois, qu'ils ne l'avoient été auparavant. Cependant malgré cet avis ils cultivèrent, & habiterent plus de quatre cens ans leur pays. Ensuite ils furent esclaves des Assyriens, des Medes, des Perles, & ils sont les nôtres aujourd'hui.

Ce Jesus que vous prechez, O Galiléens ! fut un sujet de Cesar. Si vous refusez d'en convenir, je vous le prouverai bientôt & même dès à présent. Ne dites vous pas qu'il fut compris, avec son Pere & sa Mere, dans le denombrement sous Cyrenius ? Dites-moi, quel bien a-t-il fait, après sa naissance, à ses concitoyens, & quelle utilité ils en ont retirée ?

ils n'ont pas voulu croire en lui, & ont refusé de lui obéir. Mais comment est il arrivé que ce peuple, dont le cœur & l'esprit avoient la dureté de la pierre, ait obéi à Moïse, & qu'il ait méprisé Jesus qui, selon vos discours, commandoit aux Esprits, marchoit sur la mer, chassoit les démons, & qui même, s'il faut vous en croire, avoit fait le ciel & la terre? Il est vrai, qu'aucun de ses Disciples n'a jamais osé dire rien, qui concerne ce dernier article; si ce n'est Jean, qui s'est même expliqué là dessus d'une manière très obscure & très énigmatique: mais enfin convenons, qu'il a dit clairement que Jesus avoit fait le ciel & la terre. Avec tant de puissance, comment n'a-t-il pu faire ce que Moïse avoit executé, & par quelle raison n'a-t-il pas operé le salut de sa patrie, & changé les mauvaises dispositions de ses concitoyens?

Nous reviendrons, dans la suite, à cette question, lorsque nous examinerons les prodiges & les menfonges, dont les Evangiles sont remplis. Maintenant je vous demande quel est le plus avantageux, de jouir perpétuellement de la liberté, de commander à la plus grande partie de l'Univers, ou d'être esclave & soumis à une puissance étrangere? Personne n'est assez insensé pour choisir ce dernier parti, car quel est l'homme assez stupide, pour aimer mieux être vaincu que de vaincre à la guerre? Ce que je dis étant évident, montrez-moi chez les Juifs quelque Heros, qui soit com-

parable à Alexandre & à Cesar. Je fais que j'outrage ces grands hommes de les comparer à des Juifs, mais je les ai nommés parcequ'ils sont très illustres. D'ailleurs je n'ignore pas qu'il y a des Generaux, qui leur étant bien inferieurs, sont encore superieurs aux Juifs les plus célèbres; & un seul de ces hommes est préférable à tous ceux que la nation des Hebreux a produits.

Passons de la guerre à la politique: nous verrons que les loix civiles, la forme des jugemens, l'administration des villes, les sciences & les arts n'eurent rien que de miserable & de barbare chez les Hebreux, quoiqu' Eusebe veut qu'ils aient connu la versification, & qu'ils n'aient pas ignoré la logique. Quelle Ecole de medecine les Hebreux ont-ils jamais eu semblable à celle d'Hippocrate, & à plusieurs autres qui furent établies après la sienne?

Mettons en parallele le très sage Salomon avec Phocylide, avec Theognis, ou avec Isocrate; combien l'Hebreu ne sera-t-il pas inferieur au Grec? Si l'on compare *les avis* d'Isocrate avec les *Proverbes* de Salomon, l'on verra aisément, que le fils de Theodore l'emporte de beaucoup sur le Roi très sage. Mais, dira-t-on, Salomon avoit été instruit divinement dans le culte & la connoissance de son Dieu; qu'importe? le même Salomon n'adora-t-il pas nos Dieux, trompé, à ce que disent les Hebreux, par une femme? Ainsi donc le très sage Salomon ne put vaincre la volupté,

mais les discours d'une femme vainquirent le très sage Salomon. O grandeur de vertu ! O richesses de sagesse ! Galiléens, si Salomon s'est laissé vaincre par une femme, ne l'appellez plus sage : si au contraire vous croiez qu'il a été véritablement sage, ne pensez pas qu'il se soit laissé honteusement séduire. C'est par prudence, par sagesse, par l'ordre même de son Dieu, que vous croiez s'être révélé à lui, qu'il a honoré les autres Dieux. L'envie est une passion indigne des hommes vertueux, à plus forte raison des Anges & des Dieux. Quant à vous, Galiléens, vous êtes fortement attachés à un culte particulier : c'est là une vaine ambition, & une gloire ridicule dont les Dieux ne sont pas susceptibles.

Pourquoi étudiez vous dans les écoles des Grecs, si vous trouvez toutes les sciences abondamment dans vos Ecritures ? Il est plus nécessaire que vous éloigniez ceux qui sont de votre religion des Ecoles de nos Philosophes, que des sacrifices & des viandes offertes aux Dieux : car votre Paul dit, *celui qui mange ne blesse point*. Mais, dites-vous, la conscience de votre frere, qui vous voit participer aux sacrifices, est offensée ; O les plus sages des hommes ! *pourquoi la conscience de votre frere n'est-elle pas offensée d'une chose bien plus dangereuse pour votre Religion ?* car par la fréquentation des écoles de nos maîtres & de nos Philosophes, quiconque est né d'une condition honorable parmi vous, abandonne bientôt vos impietés. Il vous est

donc plus utile d'éloigner les hommes des sciences des Grecs que des victimes. Vous n'ignorez pas d'ailleurs, combien nos instructions sont préférables aux vôtres, pour acquérir la vertu & la prudence. Personne ne devient sage & meilleur dans vos écoles, & n'en rapporte aucune utilité : dans les nôtres les tempéraments les plus vicieux, & les caractères les plus mauvais sont rendus bons, malgré les oppositions que peuvent apporter à cet heureux changement la pesanteur de l'ame, & le peu d'étendue de l'esprit. S'il se rencontre dans nos écoles une personne d'un génie heureux, il paroît bientôt comme un présent, que les Dieux font aux hommes pour leur instruction; soit par l'étendue de ses lumières, soit par les préceptes qu'il donne, soit en mettant en fuite les ennemis de sa patrie, soit en parcourant la terre pour être utile au genre humain, & devenant par là égal aux plus grands héros... Nous avons des marques évidentes de cette vérité. Il n'en est pas de même parmi vos enfans, & surtout parmi ceux que vous choisissez, pour s'appliquer à l'étude de vos Ecritures. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, ils sont un peu au dessus des Esclaves. Vous pensez, quand je vous parle ainsi, que je m'éloigne de la raison, cependant vous en êtes vous-même si privés, & votre folie est si grande, que vous prenez pour des instructions divines celles qui ne rendent personne meilleur, qui ne servent ni à la prudence, ni à la vertu, ni au courage : & lorsque vous voyez des gens qui possèdent

ces vertus , vous les attribuez aux instructions de Satan , & à celles de ceux que vous dites l'adorer.

Esculape guerit nos corps, les Muses instruisent nôtre ame. Apollon & Mercure nous procurent le même avantage. Mars & Bellone sont nos compagnons & nos aides dans la guerre : Vulcain nous instruit de tout ce qui a rapport aux arts. Jupiter, & Pallas cette Vierge née sans Mere, reglent toutes ces choses. Voiez donc par combien d'avantages nous sommes supérieurs : par les conseils, par la sagesse, par les arts, soit que vous considériez ceux qui ont rapport à nos besoins, soit que vous faissiez attention à ceux qui sont simplement une imitation de la belle nature ; comme la Sculpture, la Peinture : ajoutons à ces arts l'économie, & la medecine, qui venant d'Esculape s'est repandu par toute la terre, & y a apporté de grandes commodités, dont ce Dieu nous fait jouir C'est lui qui m'a guerit de plusieurs maladies, & qui m'a appris les remedes qui étoient propres à leur guerison : Jupiter en est le temoin. Si nous sommes donc mieux avantagés que vous dès dons de l'ame & du corps, pourquoi, en abandonnant toutes ces qualités si utiles, avez-vous embrassés des Dogmes qui vous en éloignent ?

Vos opinions sont contraires à celles des Hebreux, & à la Loi qu'ils disent leur avoir été donnée par Dieu. Après avoir abandonné la croiance de vos peres, vous avez voulu suivre les écrits des Prophetes, & vous êtes plus éloignés aujourd'hui de leurs sentiments que des nôtres.

Si quelqu'un examine avec attention vôtre religion, il trouvera que vos impietés viennent en partie de la ferocité & de l'insolence des Juifs, & en partie de l'indifférence & de la confusion des Gentils. Vous avez pris des Hebreux, & des autres peuples ce qu'ils avoient de plus mauvais, au lieu de vous approprier ce qu'ils avoient de bon. De ce mélange de vices vous en avez formé vôtre croiance. Les Hebreux ont plusieurs loix, plusieurs usages, & plusieurs préceptes utiles pour la conduire de la vie. Leur Législateur s'étoit contenté d'ordonner de ne rendre aucun hommage aux Dieux étrangers, & d'adorer le seul Dieu, *dont la portion est son peuple, & Jacob le lot de son heritage.* A ce premier précepte Moÿse en ajoûte un second: *Vous ne maudirez point les Dieux*: mais les Hebreux dans la suite voulant, par un crime & une audace detestables, détruire les Religions des autres nations, tirerent du Dogme d'honorer un seul Dieu la pernicieuse conséquence, qu'il falloit maudire les autres. Vous avez adopté ce principe cruel, & vous vous en êtes servi, pour vous élever contre tous les Dieux, & pour abandonner le culte de vos Peres, dont vous n'avez retenu que la liberté de manger de toutes sortes de viandes. S'il faut que je vous dise ce que je pense, vous vous êtes efforcés de vous couvrir de confusion: vous avez choisi parmi les Dogmes, que vous avez pris, ce qui convient également aux gens méprisables de toutes les nations: vous avez pensé devoir conserver, dans vôtre genre de vie, ce qui est conforme à

celui des cabaretiers, des publicains, des baladins, & de cette espece d'hommes qui leur ressembent.

Ce n'est pas aux seuls Chrétiens, qui vivent aujourd'hui, à qui l'on peut faire ces reproches : ils conviennent également aux premiers, à ceux même qui avoient été instruits par Paul. Cela paroît évident par ce qu'il leur écrivoit ; car je ne crois pas, que Paul eut été assez impudent pour reprocher, dans ses lettres, des crimes à ses Disciples dont ils n'avoient pas été coupables. S'il leur eut écrit des louanges, & qu'elles eussent été fausses, il auroit pu en avoir honte, & cependant tacher, en dissimulant, d'éviter le soupçon de flatterie & de bassesse ; mais voici ce qu'il leur mandoit sur leurs vices. „ Ne tombez pas dans l'erreur : les ido-
 „ latres, les adulteres, les paillards, ceux
 „ qui couchent avec les garçons, les voleurs,
 „ les avares, les ivrognes, les querelleurs,
 „ ne possederont pas le Roiaume des Cieux.
 „ Vous n'ignorez pas, mes freres, que vous
 „ aviez autrefois tous ces vices ; mais vous
 „ avez été plongés dans l'eau, & vous avez
 „ été sanctifiés au nom de Jesus Christ? „ Il
 est évident, que Paul dit à ses Disciples, qu'ils avoient eu les vices dont il parle, mais qu'ils avoient été absous & purifiés par une eau, qui a la vertu de nettoier, de purger, & qui pénètre jusqu'à l'ame. Cependant l'eau du batême n'ôte point la lèpre, les dartres, ne détruit pas les mauvaises tumeurs, ne guérit ni la goûte ni la
 dis-

dissenterie, ne produit enfin aucun effet sur les grandes & les petites maladies du corps, mais elle détruit l'adultere, les rapines, & nettoie l'ame de tous ses vices.

Les Chrétiens soutiennent, qu'ils ont raison de s'être séparés des Juifs. Ils prétendent être aujourd'hui les vrais Israélites, & les seuls qui croient à Moÿse, & aux Prophetes, qui lui ont succédé dans la Judée. Voions donc en quoi ils sont d'accord avec ces Prophètes; commençons d'abord par Moÿse, qu'ils prétendent avoir prédit la naissance de Jesus. Cet Hebreu dit, non pas une seule fois, mais deux, mais trois, mais plusieurs, qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, qu'il appelle le Dieu Suprême, il ne fait jamais mention d'un second Dieu Suprême. Il parle des anges, des puissances célestes, des Dieux des nations: il regarde toujours le Dieu Suprême comme le Dieu unique, il ne pensa jamais qu'il y en eût un second, qui lui fut semblable, ou qui lui fut inégal, comme le croient les Chrétiens. Si vous trouvez quelque chose de pareil dans Moÿse, que ne le dites-vous; vous n'avez rien à répondre sur cet article: c'est même sans fondement que vous attribuez au fils de Marie ces paroles; (*) *Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera un Prophète, tel que moi, dans vos freres & vous l'écouterz.* Cependant, pour abréger la dispute, je veux bien convenir que ce passage regarde Je-

(*) Deut. Chap. 18.

fus. Voiez que Moÿse dit, qu'il sera semblable à lui, & non pas à Dieu; qu'il sera pris parmi les hommes, & non pas chez Dieu. Voici encore un autre passage, dont vous vous efforcez de vous servir: *Le Prince ne manquera point dans Juda & le chef d'entre ses jambes*; cela ne peut être attribué à Jesus, mais au Roïaume de David qui finit sous le Roi Zedechias. D'ailleurs l'Écriture, dans ce passage que vous citez, est certainement interpolée, & l'on y lit le texte de deux manieres différentes: *le prince ne manquera pas dans Juda, & le chef d'entre ses jambes, jusques à ce que les choses, qui lui ont été réservées, arrivent*; mais vous avez mis à la place de ces dernières paroles, *jusques à ce que ce qui a été réservé arrive*. (*) Cependant de quelque maniere que vous lisiez ce passage, il est manifeste qu'il n'y a rien-là, qui regarde Jesus, & qui puisse lui convenir: il n'étoit pas de Juda, puisque vous ne voulez pas qu'il soit né de Joseph; vous soutenez qu'il a été engendré par le saint Esprit. Quant à Joseph, vous tachez de le faire descendre de Juda, mais vous n'avez pas eu assez d'adresse pour y parvenir, & l'on reproche avec raison à Matthieu & à Luc d'être opposé l'un à l'autre dans la genealogie de Joseph.

Nous examinerons la verité de cette genealogie dans un autre Livre, & nous reviendrons

(*) Genes, Ch. 49. v. 1.

actuellement au fait principal. Supposons donc que Jesus soit un Prince sorti de Juda, il ne sera pas un Dieu venu de Dieu, comme vous le dites, ni toutes les choses n'ont pas été faites par lui, & rien n'aura été fait sans lui. Vous repliquerez, qu'il eût dit dans le livre des Nombres, (1) *il se levera une étoile de Jacob & un homme d'Israel.* Il est évident que cela concerne David & ses successeurs, car David étoit fils de Jessé. Si cependant vous croiez pouvoir tirer quelque avantage de ces deux mots, je consens que vous le fassiez; mais pour un passage obscur, que vous m'opposerez, j'en ai un grand nombre de clairs que je vous citerai, qui montrent que Moïse n'a jamais parlé que d'un seul & unique Dieu; du Dieu d'Israel (2). Il dit dans le Deuteronome: *Afin que tu saches, que le Seigneur ton Dieu est seul & unique, & qu'il n'y en a point d'autre que lui.* & peu après, *sache donc & rappelle dans ton esprit, que le Seigneur ton Dieu est au Ciel & sur la terre; & qu'il n'y en a point d'autre que lui. . . . Entend Israel le Seigneur notre Dieu, il est le seul Dieu. . . .* Enfin Moïse, faisant parler le Dieu des Juifs, lui fait dire: *voiez qui je suis, il n'y a point d'autre Dieu que moi.* Voilà des preuves de l'évidence la plus claire, que Moïse ne reconnut & n'admit jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Israel, le Dieu

(1) Nom. chap. 24. v. 17.

(2) Deut. chap. 5. Deut. chap. 6.

unique. Les Galiléens repondront peut-être, qu'ils n'en admettent ni deux ni trois ; mais je les forcerai de convenir du contraire, par l'autorité de Jean, dont je rapporterai le temoignage : (1) *au commencement étoit le verbe, & le verbe étoit chez Dieu, & Dieu étoit le verbe.* Remarquez qu'il est dit, que celui qui a été engendré de Marie étoit en Dieu : or soit que ce soit un autre Dieu (car il n'est pas nécessaire que j'examine à présent l'opinion de Photin : je vous laisse, O Galiléens, à terminer les disputes qui sont entre vous à ce sujet) il s'en suivra toujours, que puisque ce verbe a été avec Dieu, & qu'il y a été dès le commencement, c'est un second Dieu qui lui est égal. Je n'ai pas besoin de citer d'autre temoignage de vôtre croiance, que celui de Jean. Comment donc vos sentimens peuvent-ils s'accorder avec ceux de Moïse ? Vous repliquerez, qu'ils sont conformes aux Ecrits d'Esaië, qui dit ; (2) *Voici une vierge dont la matrice est remplie, & elle aura un fils.* Je veux supposer, que cela a été dit par l'inspiration divine, quoiqu'il ne soit rien de moins véritable, cela ne conviendra pas cependant à Marie : on ne peut regarder comme Vierge, & appeller de ce nom celle qui étoit mariée, & qui avant que d'enfanter avoit couchée avec son mari. Passons plus avant, & convenons que

(1) Evang. de Jean. Chap. I.

(2) Esaië, Chap. 7. v. 14. 15.

les paroles d'Esaie regardent Marie. Il s'est bien gardé de dire, que cette Vierge accoucheroit d'un Dieu: mais vous, Galiléens, vous ne cessez de donner à Marie le nom de Mere de Dieu. Est-ce qu'Esaie a écrit, que celui qui naîtroit de cette Vierge seroit *le fils unique engendré de Dieu, & le premier né de toutes les Créatures?* pouvez-vous, O Galiléens! montrer, dans aucun Prophète, quelque chose qui convienne à ces paroles de Jean, (1) *Toutes choses ont été faites par lui, & sans lui rien n'a été fait?* Entendez au contraire comme s'expliquent vos Prophètes. *Seigneur nôtre Dieu*, dit Esaie (2) *sois nôtre protecteur, excepté toi nous n'en connoissons point d'autre.* Le même Esaie introduisant le Roi Ezechias, priant Dieu, lui fait dire: (3) *Seigneur Dieu d'Israel, toi qui est assis sur les cherubins, tu es le seul Dieu.* Voiez qu'Esaie ne laisse pas la liberté d'admettre aucun autre Dieu.

Si le verbe est un Dieu, venant de Dieu ainsi que vous le pensez, s'il est produit par la substance de son Pere, pourquoi appelez-vous donc Marie la Mere de Dieu? & comment a-t-elle enfanté un Dieu, puisque Marie étoit un homme ainsi que nous? De même comment est-il possible, lorsque Dieu dit lui-même dans l'E-

(1) Jean. I.

(2) Esaie XXVI.

(3) Esaie XXVII.

criture : *Je suis le seul Dieu & le seul conservateur*, qu'il y ait un autre conservateur. Cependant vous osez donner le nom de Sauveur à l'homme qui est né de Marie. Combien ne trouvez-vous pas de contradictions entre vos sentimens & celui des anciens Ecrivains hebreux ! Quittons cette matiere & venons à une autre.

Apprenez, Galiléens, par les paroles mêmes de Moyse, qu'il donne aux Anges le nom de Dieu : *Les enfans de Dieu*. (*) dit-il, *voiant que les filles des hommes étoient belles, ils en choisirent parmi elles, dont il firent leurs femmes : & les enfans de Dieu aiant connu les filles des hommes, ils engendrerent les géans, qui ont été des hommes renommés dans tous les siècles.* Il est donc manifeste, que Moyse parle des Anges, cela n'est ni emprunté ni supposé. Il paroît encore par ce qu'il dit, qu'ils engendrerent des géans, & non pas des hommes. Si Moyse eut cru que les Géans avoient eu pour peres des hommes, il ne leur en eut point cherché chez les Anges, qui sont d'une nature bien plus élevée & bien plus excellente. Mais il a voulu nous apprendre, que les géans avoient été produits par le mélange d'une nature mortelle & d'une nature immortelle. Considérons à present que Moyse, qui fait mention des mariages des enfans des Dieux, auxquels il donne le nom d'Anges, ne dit pas un seul mot du fils de Dieu Est-il pos-

(*) Genese. Chap. 6. v. 4.

fible de se persuader, que s'il avoit connu le verbe, le fils unique engendré de Dieu, (donnez lui le nom que vous voudrez) il n'en eut fait aucune mention, & qu'il eut dédaigné de le faire connoître clairement aux hommes, lui qui pensoit; qu'il devoit s'expliquer avec soin & avec ostentation sur l'adoption d'Israel, & qui dit: (1) *Israel mon fils premier né?* Pourquoi n'a t-il donc pas dit la même chose de Jesus? Moysè enseignoit, qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui avoit plusieurs enfans ou plusieurs Anges, à qui il avoit distribué les Nations, il n'avoit jamais eu aucune idée de *ce fils premier né, de ce verbe Dieu*, & de toutes les fables que vous débitez à ce sujet, & que vous avez inventées. Ecoutez parler ce même Moysè, & les autres Prophètes qui le suivirent. *Vous (2) craignez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui.* Comment est-il possible que Jesus ait dit à ses Disciples: (3) *Allez enseigner les Nations, & les baptisez au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit:* il ordonnoit donc que les nations devoient l'adorer avec le Dieu unique? & vous soutenez cette erreur, puisque vous dites, *que le fils est Dieu ainsi que le Pere.*

Pour trouver encore plus de contrariété entre vos sentimens & ceux des Hebreux, auprès desquels, après avoir quitté la croiance

(1) Exod. 4.

(2) Deut. 6.

(3) Matth. 27.

de vos peres, vous vous êtes refugiés, écoutez ce que dit Moÿse des expiations. (1) Il prendra deux boucs en offrande pour les péchés, & un bœuf pour l'holocauste: & Aaron offrira son veau en offrande pour les péchés, & il priera pour lui & pour sa maison, & il prendra les deux boucs & les présentera devant le Seigneur à l'entrée du Tabernacle d'assignation. Et puis Aaron jettera le sort sur les deux boucs, un sort pour le Seigneur, & un sort pour le bouc, qui doit être chargé des iniquités, afin qu'il soit renvoyé dans le desert. Il égorgera aussi l'autre bouc, celui du Peuple, qui est l'offrande pour le péché, & il apportera son sang au dedans du voile, & il en arrosera la base de l'autel, & il fera expiation pour le sanctuaire des souillures des enfans d'Israel & de leurs fautes selon tous leurs péchés. Il est évident, par ce que nous venons de rapporter, que Moÿse a établi l'usage des sacrifices, & qu'il n'a pas pensé, ainsi que vous Galiléens, qui les regardez comme immondes. Ecoutez le même Moÿse: (2) Quiconque mangera de la chair du sacrifice de prospérité, laquelle appartient au Seigneur, & qui aura sur lui quelque souillure, sera retranché d'entre son Peuple. L'on voit combien Moÿse fut attentif & religieux dans tout ce qui regardoit les sacrifices.

Il est tems actuellement de venir à la raison, qui nous a fait parcourir toutes les opinions,

(1) Levit. 16.

(2) Ibid. vers. 15 & 16.

que nous venons d'examiner. [Nous avons eu le dessein de prouver, qu'après nous avoir abandonné, pour passer chez les Juifs, vous n'avez point embrassé leur religion & n'avez pas adopté leurs sentiments les plus essentiels. Peut-être quelque Galiléen mal instruit repondra, les Juifs ne sacrifient point. Je lui repliquerai, qu'il parle sans connoissance: premierement, parceque les Galiléens n'observent aucun des usages, & des preceptes des Juifs: secondement, parceque les juifs sacrifient aujourd'hui en secret, & qu'ils se nourrissent encore de victimes: qu'ils prient avant d'offrir les sacrifices, qu'ils donnent l'épaule droite des victimes à leurs Prêtres. Mais comme ils n'ont point de temples, d'autels, & de ce qu'ils appellent communement *Sanctuaire*, ils ne peuvent point offrir à leur Dieu les premices des victimes. Vous autres, Galiléens, qui avez inventé un nouveau genre de sacrifice & qui n'avez pas besoin de Jerusalem, pourquoi ne sacrifiez-vous donc pas comme les juifs, chez lesquels vous avez passé en qualité de transfuges? Il seroit inutile & superflu si je m'étendois plus longtems sur ce sujet, puisque j'en ai déjà parlé amplement, lorsque j'ai voulu prouver que les juifs ne different des autres Nations, que dans le seul point de la croiance d'un Dieu unique. Ce Dogme, étranger à tous les peuples, n'est propre qu'à eux. D'ailleurs, toutes les autres

choses sont communes entre eux & nous : les temples, les autels, les lustrations, plusieurs ceremonies religieuses ; dans toutes ces choses nous pensons comme les Hebreux, ou nous differons de fort peu de chose en quelques-unes.

Pourquoi, Galiléens, n'observez-vous pas la loi de Moyse, dans l'usage des viandes ? Vous prétendez, qu'il vous est permis de manger de toutes, ainsi que de differentes sortes de legumes. Vous vous en rapportez à Pierre, qui vous a dit : (1) *Ne dis point que ce que Dieu a purifié soit immonde.* Mais par quelle raison le Dieu d'Israel a-t-il tout à coup déclaré pur, ce qu'il avoit jugé immonde pendant si longtems ? Moyse parlant des quadrupedes dit : (2) *Tout animal qui a l'ongle séparé, & qui rumine, est pur, tout autre animal est immonde.* Si depuis la vision de Pierre le porc est un animal qui rumine, nous le croions pur : & c'est un grand miracle si ce changement s'est fait dans cet animal après la vision de Pierre ; mais si au contraire Pierre a feint, qu'il avoit eu chez le Tanneur, où il logeoit, cette *revelation* (pour me servir de vos expressions) pourquoi le croirons-nous sur sa parole, dans un dogme important à éclaircir ? En effet quel precepte difficile ne vous eut-il pas ordonné, si outre la chair de cochon, il

(1) Act. 10.

(2) Levit. 11. & Dent. 14.

vous eut defendu de manger des oïseaux, des poissons, & des animaux aquatiques, assurant que tous ces animaux, outre les cochons, avoient été déclarés immondes & deffendus par Dieu ?

Mais pourquoi m'arrêter à refuter ce que disent les Galiléens, lorsqu'il est aisé de voir, que leurs raisons n'ont aucune force. Ils prétendent que Dieu, après avoir établi une première Loi, en a donné une seconde : que la première n'avoit été faite que pour un certain tems, & que la seconde lui avoit succédé, parceque celle de Moÿse n'en avoit été que le type. Je démontrerai, par l'autorité de Moÿse, qu'il n'est rien de si faux que ce que disent les Galiléens. Cet Hebreu dit expressement, non pas dans dix endroits mais dans mille, que la loi qu'il donnoit seroit éternelle. Voions ce qu'on trouve dans l'Exode : (1) *Ce jour vous sera memorable, & vous le célébrerez pour le Seigneur dans toutes les générations. Vous le célébrerez comme une fête solennelle par ordonnance perpetuelle. Vous mangerez pendant sept jours du pain sans levain, & dès le premier jour vous ôterez le levain de vos maisons.* Je passe un nombre de passages que je ne rapporte pas, pour ne point trop les multiplier, & qui prouvent tous également, que Moÿse donna sa Loi comme devant être éternelle. Montrez-moi, O Galiléens ! dans quel endroit de vos Ecritures il est dit, ce que Paul a

(1) Exod. 12. 15.

osé avancer (1) que le Christ étoit la fin de la Loi. Où trouve-t-on, que Dieu ait promis aux Israélites de leur donner dans la suite une autre Loi, que celle qu'il avoit d'abord établi chez eux ? Il n'est parlé dans aucun lieu de cette nouvelle Loi, il n'est pas même dit qu'il arriveroit aucun changement à la première. Entendons parler Moïse lui-même. (2) *Vous n'ajouterez rien aux commandemens que je vous donnerai, & vous n'en ôterez rien. Observez les Commandemens du Seigneur votre Dieu, & tout ce que je vous ordonnerai aujourd'hui. Maudits soient tous ceux, qui n'observent pas tous les Commandemens de la Loi. Mais vous, Galiléens, vous contez pour peu de chose d'ôter & d'ajouter ce que vous voulez aux préceptes, qui sont écrits dans la Loi. Vous regardez comme grand & glorieux de manquer à cette même Loi; agissant ainsi ce n'est pas la vérité que vous avez pour but, mais vous vous conformez à ce que vous voiez être approuvé du vulgaire.*

Vous êtes si peu sensés, que vous n'observez pas même les preceptes, que vous ont donné les Apôtres. Leurs premiers successeurs les ont alteré par une impiété & une mechanceté, qui ne peuvent être assez blâmées. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'ont osé dire que jesus fut un Dieu: mais lorsque Jean eut ap-

(1) S. Paul aux Rom. 10.

(2) Deut. 4, 10. & 21.

pris, que dans plusieurs villes de la Grece & de l'Italie beaucoup de personnes, parmi le Peuple, étoient tombées dans cette erreur; sachant d'ailleurs que les Tombeaux de Pierre & de Paul commençoient d'être honorés, qu'on y prioit en secret; il s'enhardit jusqu'à dire que Jesus étoit Dieu. Le verbe, dit-il, s'est fait chair & a habité dans nous. Mais il n'a pas osé expliquer de quelle maniere; car en aucun endroit il ne nomme ni Jesus ni Christ, lorsqu'il nomme *Dieu* & le *Verbe*. Il cherche à nous tromper d'une maniere couverte, imperceptiblement, & peu à peu. Il dit que Jean Baptiste avoit rendu temoignage à Jesus, & qu'il avoit déclaré que c'étoit lui qui étoit le verbe de Dieu.

Je ne veux point nier, que Jean Baptiste n'ait parlé de Jesus dans ces termes, quoique plusieurs irreligieux parmi vous prétendent, que Jesus Christ n'est point le verbe, dont parle Jean. Pour moi, je ne suis pas de leur sentiment: puisque Jean dit, dans un autre endroit, que le verbe qu'il appelle Dieu, Jean Baptiste a reconnu que c'étoit ce même Jesus. Remarquons actuellement avec combien de finesse, de ménagement, & de précaution se conduit Jean. Il introduit, avec adresse, l'impiété fabuleuse qu'il veut établir: il fait si bien se servir de tous les moiens, que la fraude peut lui fournir, que parlant derechef d'une façon ambigue, il dit:

(1) *Personne n'a jamais vû Dieu. Le fils unique, qui est au sein du pere, est celui qui nous l'a révélé.* Il faut que ce fils, qui est dans le sein de son Pere, soit ou le Dieu verbe, ou un autre fils. Or si c'est le verbe, vous avez nécessairement vû Dieu, puisque *le verbe a habité parmi vous, & que vous avez vû sa gloire.* Pourquoi Jean dit-il donc, *que jamais personne n'a vû Dieu.* Si vous n'avez pas vu Dieu le Pere, vous avez certainement vu Dieu le verbe: mais si Dieu, ce fils unique, est un autre que le *verbe Dieu*, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs de vôtre religion, Jean ne semble-t-il pas, dans ses discours obscurs, oser dire encore quelque chose de semblable, & rendre douteux ce qu'il dit ailleurs?

On doit regarder Jean comme le premier auteur du mal, & la source des nouvelles erreurs que vous avez établies, en ajoutant au culte du Juif mort que vous adorez celui de plusieurs autres. Qui peut assez s'élever contre un pareil excès! Vous remplissez tous les lieux de tombeaux, quoiqu'il ne soit dit, dans aucun endroit de vos Ecritures, que vous deviez fréquenter & honorer les sepulcres. Vous êtes parvenus à un tel point d'aveuglement, que vous croiez sur ce sujet ne devoir faire aucun cas de ce que vous a ordonné Jesus de Nazareth. Ecoutez ce qu'il dit des tombeaux.

(1) Evang. de S. Jean chap. I. v. 18.

(*) *Malheur à vous, scribes, pharisiens, hypocrites, parceque vous êtes semblables à des sepulcres reblanchis : au dehors le sepulcre paroît beau, mais en dedans il est plein d'ossements de morts, & de toutes sortes d'ordures. Si Jesus dit, que les sepulcres ne sont que le receptacle des immondices & des ordures, comment pouvez-vous invoquer Dieu sur eux ? Voiez ce que Jesus répondit à un de ses Disciples, qui lui disoit : Seigneur, permettez avant que je parte, que j'ensevelisse mon Pere. suivez moi, repliqua Jesus, & laissez aux morts à enterrer leurs morts.*

Cela étant ainsi, pourquoi courez-vous avec tant d'ardeur aux sepulcres ? voulez-vous en favoir la cause ? je ne la dirai point, vous l'apprendrez du Prophète Esaïe : *Ils dorment dans les sepulcres, & dans les cavernes à cause des songes.* On voit clairement par ces paroles, que c'étoit un ancien usage chez les Juifs de se servir des sepulcres, comme d'une espece de charme & de magie, pour se procurer des songes. Il est apparent, que vos Apôtres, après la mort de leur Maître, suivirent cette coutume, & qu'ils l'ont transmise à vos ancêtres, qui ont employé cette espece de magie beaucoup plus habilement que ceux qui vinrent après eux, qui exposerent en public les lieux (& pour ainsi dire les laboratoires) où ils fabriquoient leurs charmes.

(*) Matth : Chap. 23. v. 21. & 22.

Vous pratiquez donc ce que Dieu a deffendu, soit par Moÿse, soit par les Prophètes. Au contraire, vous craignez de faire ce qu'il a ordonné par ces mêmes Prophètes : vous n'osez sacrifier & offrir des victimes sur les autels. Il est vrai que le feu ne descend plus du ciel, comme vous dites qu'il descendit du tems de Moÿse, pour consumer la victime ; mais cela, de vôtre aveu, n'est arrivé qu'une fois sous Moÿse, & une autre fois longtems après sous Elie, natif de Tesbe ; d'ailleurs je montrerai que Moÿse a cru qu'on devoit apporter le feu d'un autre lieu, & que le Patriarche Abraham avoit eu longtems avant lui le même sentiment. A l'histoire du sacrifice d'Isaac, *qui portoit lui-même le bois & le feu*, je joindrai celle d'Abel, dont les sacrifices ne furent jamais embrasés par le feu du ciel, mais par le feu qu'Abel avoit pris. Peut-être seroit-ce ici le lieu d'examiner, par quelle raison le Dieu des Hebreux approuva le sacrifice d'Abel, & reprouva celui de Cain, & d'expliquer en même tems ce que veulent dire ces paroles, *si tu offres bien & que tu divides mal, n'as-tu pas peché* ? Quant à moi, je pense que l'offrande d'Abel fut mieux reçue que celle de Cain, parce que le sacrifice des victimes est plus digne de la grandeur de Dieu, que l'offre des fruits de la terre.

Ne considerons pas seulement ce premier passage ; voions en d'autres qui ont rapport aux prémices offertes à Dieu par les enfans d'Adam.
Dieu regarda Abel & son oblation, mais il n'eut

point d'égard à Cain, & il ne considéra pas son oblation. Cain devint fort triste, & son visage fut abattu. Et le Seigneur dit à Cain, pourquoi es-tu devenu triste & pourquoi ton visage est-il abattu ! Ne pêches-tu (*) pas, si tu offres bien & que tu ne divides pas bien. Voulez-vous savoir quelles étoient les oblations d'Abel & de Cain ? Or il arriva après quelques jours, que Cain presenta au Seigneur les prémices des fruits de la terre, & Abel offrit aussi les premiers nés de son troupeau & leur graisse. Ce n'est pas le sacrifice, disent les Gatiléens, mais c'est la division que Dieu condamna. lorsqu'il adressa ces paroles à Cain : N'as-tu pas péché si tu as bien offert & si tu as mal divisé. Ce fut là ce que me repondit à ce sujet un de leurs Evêques, qui passe pour être un des plus sages. Alors l'ayant prié de me dire, quel étoit le défaut qu'il y avoit eu dans la division de Cain, il ne pût jamais le trouver, ni donner la moindre reponse un peu satisfaisante & vraisemblable. Comme je m'apperçus qu'il ne savoit plus que dire : il est vrai, lui repondis-je, que Dieu a condamné, avec raison, ce que vous dites qu'il a condamné : la volonté étoit égale dans Abel & dans Cain, l'un & l'autre pensoient qu'il falloit offrir à Dieu des oblations ; mais quant à la division, Abel atteignit au but, & l'autre se trompa. Comment cela arriva-t-il, me demanderez-vous ? Je vous repondrai, que parmi les choses terrestres les unes sont animées, & les autres sont privées de l'a-

(*) Genes. Chap. IV. v. 3 & suiv.

me : les choses animées sont plus dignes d'être offertes que les inanimées au Dieu vivant & auteur de la vie, parcequ'elles participent à la vie, & qu'elles ont plus de rapport avec l'esprit. Ainsi Dieu favorisa celui, qui avoit offert un sacrifice parfait, & qui n'avoit point pêché dans la division.

Il faut que je vous demande, Galiléens, pourquoi ne circoncisez-vous pas? Vous répondez, Paul a dit que la circoncision du cœur étoit nécessaire, mais non pas celle du corps : selon lui celle d'Abraham ne fut donc pas véritablement charnelle, & nous nous en rapportons sur cet article à la décision de Paul & de Pierre. Apprenez, Galiléens, qu'il est marqué dans vos Ecritures, que Dieu a donné à Abraham la circoncision de la chair, comme un temoignage & une marque autentique. *C'est ici mon Alliance entre moi & vous, entre ta posterité dans la suite des générations. Et vous circoncirez la chair de votre prépuce, & cela sera pour signe de l'alliance entre moi & vous, & entre moi & la posterité.*

Jesus n'a-t-il pas ordonné lui-même d'observer exactement la Loi. (*) *Je ne suis point venu, dit il, pour détruire la Loi & les Prophètes, mais pour les accomplir.* Et dans un autre endroit ne dit-il pas encore : *Celui qui manquera au plus petit des préceptes de la Loi, & qui enseignera aux*

(*) Evang. Selon. Matth. Chap. 5. v 17. Idem ibidem.

hommes à ne pas l'observer , sera le dernier dans le royaume du Ciel. Puisque Jesus a ordonné expressément d'observer soigneusement la Loi, & qu'il a établi des peines, pour punir celui qui pechoit contre le moindre commandement de cette Loi, vous Galiléens, qui manquez à tous, quelle excuse pouvez-vous apporter pour vous justifier? Ou Jesus ne dit pas la verité, ou bien vous êtes des deserteurs de la Loi.

Revenons à la circoncision. La Genese dit ; *la circoncision sera faite sur la chair*. Vous l'avez entièrement supprimée, & vous repondez : *Nous sommes circoncis par le cœur*. Ainsi donc chez vous, Galiléens, personne n'est méchant, ou criminel, *vous êtes tous circoncis par le cœur*. Fort bien. Mais les Azimes, mais la Pâque? Vous repliquez : nous ne pouvons point observer la fête des Azimes ni celle de la Pâque. Christ s'est immolé pour nous, une fois pour toutes, & il nous a défendu de manger des Azimes. Je suis *ainsi que vous* un de ceux qui condamnent les fêtes des Juifs, & qui n'y prennent aucune part : cependant j'adore le Dieu qu'adorerent Abraham, Isaac, & Jacob, qui étant Caldéens, & de race sacerdotale, aiant voyagé chez les Egyptiens, en prirent l'usage de leur circoncision. Ils honorerent un Dieu qui leur fut favorable, de même qu'il l'est à moi & à tous ceux qui l'invoquent ainsi qu'Abraham.

Il n'y a qu'à vous seuls, à qui il n'accorde pas les bienfaits, puisque vous n'imites point Abraham, soit en lui élevant des autels, soit en offrant des sacrifices.

Non-seulement Abraham sacrifioit souvent ainsi que nous; mais il se servoit de la divination comme l'on fait chez les Grecs. Il se confioit beaucoup aux augures, & sa maison trouvoit sa conservation dans cette science. Si quelqu'un parmi vous, O Galiléens! refuse de croire ce que je dis, je vous le prouverai par l'autorité de Moïse. Ecoutez-le parler: *Après ces choses, (*) la parole du Seigneur fut adressée à Abraham dans une vision, en disant: Ne crains point, Abraham, je te protège, & ta récompense sera grande. Abraham dit, Seigneur que me donnerez vous? je m'en vais sans laisser d'enfans, & le fils de ma servante sera mon heritier. Et d'abord la voix du Seigneur s'adresse à lui & lui dit: celui-ci ne sera pas ton heritier; mais celui qui sortira de toi, celui-là sera ton heritier. Alors il le conduisit dehors, & lui dit: regarde au Ciel & compte les Etoiles, si tu peux les compter; ta posterité sera de même. Abraham crut à Dieu, & cela lui fut réputé à justice. Dites-moi actuellement, pourquoi celui qui repondit à Abraham, soit que ce fut un Ange soit que ce fut un Dieu, le conduisit-il hors de son logis? car*

(*) Genes. Chap. 15. v. 1. 2. 3. 4. 5. 6. & 7.

quoiqu'il fut auparavant dans sa maison, il n'ignoroit pas la multitude innombrable d'étoiles qui luisent pendant la nuit. Je suis assuré que celui qui faisoit sortir Abraham, vouloit lui montrer le mouvement des Astres, pour qu'il put confirmer sa promesse, par les decrets du Ciel qui régit tout, & dans lequel sont écrits les événements.

Afin qu'on ne regarde pas comme forcée l'explication du passage que je viens de citer, je la confirmerai par ce qui suit ce même passage. (*) *Le Seigneur dit à Abraham je suis ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays des Caldéens pour te donner cette terre en heritage. Abraham repondit, Seigneur ! comment connoitrai-je que j'heriterai de cette terre ? Le Seigneur lui repondit : prens une genisse de trois ans, une chevre de trois ans, un belier de trois ans, une tourterelle & un pigeon. Abraham prit donc toutes ces choses, & les partagea au milieu, & mit chaque moitié vis-à-vis l'une de l'autre ; mais il ne partagea pas les oiseaux. Et une volée d'oiseaux descendit sur ces bêtes mortes, & Abraham se plaça avec elles. Remarquez que celui qui conversoit avec Abraham, soit que ce fut un ange, soit que ce fut un Dieu, ne confirma pas sa prédiction légèrement, mais par la divination & les victimes : l'Ange ou le Dieu qui parloit à Abraham, lui promettoit de certifier sa promesse par le vol*

(*) Genes. Chap. 15. v. 8, 9, 10, 11 & 12.

des oiseaux. Car il ne suffit pas d'une promesse vague, pour autoriser la vérité d'une chose, mais il est nécessaire qu'une marque certaine assure la certitude de la prédiction, qui doit s'accomplir dans l'avenir.

LA MOÏSADE.

J'Ai parcouru toutes les contrées de l'Univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, & partout j'ai vû la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute Religion. J'ai rencontré l'homme partout, & n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses & accablantes, incapable de concevoir un infini, & de me comprendre moi-même; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une Religion absurde qui anéantit toute Divinité, j'étois prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles & palpables, lorsque tout-à-coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, & pour Dieu, qu'un pur Esprit, qu'un Etre simple, qu'un Etre souverainement parfait. Je cours, je vole parmi les Juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être instruit, je demande des livres, je lis; que de grandeur, que de puissance, que de merveilles!

Il ordonne: & aussitôt des esprits dégagés de toute matiere, des hommes composés d'un corps & d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieux, les astres qui l'éclairent, les mers, qui l'entourent, les fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du cahos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement, que la main du Tout-puissant lui a imprimé; tout concourt, à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un Ouvrier intelligent, un Créateur tout-puissant.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables; quoi de plus heureux!

Je continue cependant ma lecture; ah! que je suis trompé! Cette admirable perspective qui avoit d'abord ravi mon esprit & enchanté mes sens; ces idées pures & consolantes, qui avoient enflammé mon cœur & presque satisfait ma raison, tout ce sublime dispaçoit pour ne faire place qu'à des objets hideux & révoltans. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu, par l'entremise de son serviteur Moïse & de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur & la majesté Divine, & qui me le peignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me revolté, je crois errer dans le champ de l'imposture; tout porte le sceau du fanatisme; tout est marqué au coin de l'impertinence & du ridi-
cu.

cule, de la cruauté & de la barbarie.

Dieu trace sur le front d'un des enfans du premier homme les traits de sa colere, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frere, & le rend pour toujours, l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son pere.

Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *penitet*. Quel blasphème! Quoi! Dieu seroit-il l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux? Auroit-il pu, par défaut de connoissance & de capacité, former un Ouvrage mauvais, & s'exposer, faute de sagesse & de prudence, à se repentir d'une faute réelle? Seroit-il Dieu en même temps, & ne le seroit-il pas? quelle horrible impiété! quel monstrueux paradoxe!

L'Univers entier est à peine sorti du néant & des mains de son Créateur, & déjà je vois les Cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre ses cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt la surface de la terre, renverse, détruit tout; l'Univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivoit périt.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes, échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu qui a connu sa faute & s'en est repenti en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, va sans doute la réparer, en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur arrêt est dé-

ja porté. Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil; un de ses enfans, Cham, le surprend dans une posture indécente & fait de cette posture un badinage auprès de ses freres. Noé qu'inspire son Dieu, apprend à son reveil la conduite de son fils. Il entre en fureur & maudit Cham avec toute sa postérité. Ah Cham! qu'as-tu fait & pourquoi es-tu né? Tes descendans qui formeront la plus grande partie du Monde, seront nécessairement reprouvés, & ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien.

Mais les années & les sages avancent. Je vois paroître avec gravité de grands personnages qui ont su dans leur temps garder des troupeaux, de vénérables Patriarches, l'ornement de l'histoire & de leur siecle.

Dans la suite Abraham, Pere des croyans, modele de la foi des juifs & des Chrétiens, est le seul sur qui Dieu parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur, & qu'il punit pour n'avoir pas les lumieres qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle & se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit fortir de ses descendans; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle; il lui ordonne donc, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique. Quelle épreuve! Abraham qui ne connoît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de pere, repousse une mere tendre qui demande grace pour un innocent,

étouffe tous les sentimens de la nature & de la pitié, & monte par toutes les horreurs au comble de la perfection ; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, le bucher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche ; il sent qu'il est pere, il tremble, il craint, il hésite, il combat, il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin & leve le bras pour égorger Isaac, & va frapper.... Arrête monstre, arrête : ton Dieu t'aime, & je te déteste.

Isaac échappé à la vertu féroce d'un pere dénaturé, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle & cassé de vieillesse, va rejoindre ses ayeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu ? Deux enfans, ennemis déclarés dans les entrailles même de leur mere, vont le faire connoître. Dieu, le Dieu d'Isaac, choisit Jacob qu'il aime pour en faire un sujet heureux & l'usurpateur du pays qu'arrose le jourdain, & abandonne Esau qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colere.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Esau naisse criminel, sans ajouter encore à son malheur une haine particuliere qu'il n'a point méritée ? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pû vous offenser. C'est trop par-

ler. Isaac va expirer. Levez-vous, mon pere, dit Jacob à Isaac, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Esaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé & donnez-moi votre bénédiction. Ce sont bien les mains d'Esaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob.

Ne craignez rien, Isaac, benissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frere. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire & le fera pere d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob, si j'étois maître du tonnerre, je vous écraserois d'un coup de foudre. Mais la sentence est prononcée. L'amitié du Très-haut, la rosée du ciel, la graisse de la terre, seront votre partage. Vos descendans égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom sera l'effroi de toutes les nations, & l'infortuné Esaü qu'un tendre respect a toujours rendu attentif aux ordres de son pere, qui s'est fait un plaisir de lui obéir, & un bonheur de lui plaire, Esaü fera l'esclave de son frere & l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit? Sont-ce des hommes que l'on extermine? Le ciel veut-il se confondre avec la terre? L'univers va-t-il rentrer dans le néant? Dieu veut écraser l'Egypte; il lui faut un prétexte, il en trouve. Allez, dit Dieu à Moïse: dites à Pharaon, je suis celui qui est, *Ego sum qui sum*. je vous ordonne de laisser à mon peuple la li-

berté de sortir de vos Etats, pour venir sacrifier dans le désert. Hommes, femmes, enfans, vieillards, troupeaux, je veux tout, je veux être obéi. Pharaon ne vous écouterait point, sa sentence est prononcée, il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable & faire fondre sur l'Egypte les trésors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme, j'en suis le maître, je le meus, je le fais agir comme il me plaît; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéisse point. Pharaon endurci & nécessairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par sa désobéissance ma justice à couvert de tout reproche. Allez, ne craignez rien, je serai partout avec vous, & l'on connoîtra que je suis le Seigneur votre Dieu.

Moïse, de simple berger devenu ministre du Très-haut qu'il dit avoir vu dans un buisson, la face cachée & ne lui montrant que son derrière; Moïse, dis je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moïse, ses ordres & son Dieu. Moïse éclate, Dieu frappe, & déjà je vois des rivières de sang arroser les campagnes & mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner.

Des insectes de toutes especes forment dans l'air un nuage épais, que ne peuvent percer

les rayons du soleil, & fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlèvent ce que les insectes avoient épargné. Le ciel est tout en feu; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, & des flammes dévorantes achevent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé, saisi d'horreur, je me sauve, & tout à coup des ténèbres palpables me surprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paroît enfin. Quel objet frappe ma vue! Le Roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulcères. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres, des millions de malheureux qui ne connoissent le Roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part, & qui portent néanmoins la peine de son crime & d'un crime involontaire.

L'orage se dissipe, un autre succède. Une peste générale enlève un chef à chaque famille. Le trône, la ville, la campagne, rien n'est épargné. Les animaux mêmes qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périssent & semblent en expirant accuser le ciel de cruauté; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur regnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël, sortez de l'Égypte, prenez, volez, pilliez aux Égyptiens, à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain; & après avoir

tout faccagé , fauvez-vous , brigands , dans les déferts.

Mais l'Egypte poffede encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laiffera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bientôt cefler d'être , ils ne font déjà plus. Je les vois fur une mer orageufe , Pharaon à leur tête , flottant , au gré des vagues , avec leurs chevaux , leurs chars , & leurs équipages. Un vent favorable les pousse fur le rivage & donne aux enfans de Jacob les tréfors qu'ils n'ont pû enlever.

Chantez , Moïfe , chantez les louanges de votre maître , que le peuple fe profterne , & tous enfemble célébrez la puiffance , mais furtout la miféricorde & la tendrefle de votre Dieu , qui vient d'éclater par la perte de fes enfans.

Une colonne de feu brille fur ma tête ; le jour paroît & tout-à-coup ce feu fe change en un nuage épais , qui fans priver de fa lumière garantit de la trop grande ardeur du foleil. Suivons ce nuage & ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le défert. Quelle vafte folitude ! deux millions d'hommes fortent de l'Egypte ; quel lieu plus propre à leur fervir de tombeau ! Sur le haut d'une montagne , au milieu des éclairs , au bruit du tonnerre paroît avec éclat porté fur les nues un légiflateur nouveau. Dieu lui-même , environné de toute fa gloire , donne fes ordres à Moïfe , & grave fur deux tables de pierre fes loix fuprêmes , dont il rend dépoſi-

taire le chef d'Israel. Moïse , plein de l'esprit de son Dieu , instruit de ses devoirs , quitte à peine son maître qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie & le son de plusieurs instrumens. Un veau d'or élevé par le peuple , de l'aveu de son frere Aron , comme l'objet de son culte , est ce qui d'abord frappe sa vue. Que vait-il faire ? Il entre en fureur , & sacrilege par zèle il brise le dépôt que lui a confié le Très-haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excès. Que quiconque a du zèle pour le seigneur , se joigne à moi , s'écrie-t-il : Une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme , qu'on marche au carnage , qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le Seigneur est irrité , il veut être vengé. Plus les victimes que vous immolerez vous seront cheres , plus Dieu fera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilege ! je vois les satellites de Moïse semblables à des tigres furieux , l'œil étincelant , l'air enragé , courir par le camp d'Israel , voler de tente en tente & porter partout avec eux la fureur , la mort , le carnage , l'horreur. Hommes , femmes & enfans , tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle pour leur Dieu les anime. Dieu lui-même les agite : ils ne sont plus des hommes , mais des monstres furieux , insensibles à la vue des membres palpitans & du sang de leurs plus proches parens ; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu trans-

porte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son pere ; là fument encore les entrailles d'un pere égorgé par son fils ; plus loin un époux sanguinaire & dénaturé poignarde du même coup & son innocente femme & le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage.

Arrêtez, enfans de Levi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, & votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre temps. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-haut, vous que sa gloire intéresse : que la rosée du ciel tombe sur vos proches ; que l'huile & le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons & en troupeaux ; que vos descendans peuplent la terre, & que leur nombre soit comparable aux grains de sable & aux atomes.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourans, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, sers, généreux, entreprenans, Dathan & Abiron reprochent avec respect & soumission à Moïse sa fourberie, son orgueil extrême & le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan & Abiron, vous périrez ; mais périrez-vous seuls ? non : vos femmes, vos enfans, vos troupeaux ; tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre & déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfans de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron.

Des serpens monstueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent partout l'effroi & la consternation, & ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bientôt détruire. Je les apperçois déjà foibles, pâles, livides & expirans sous les coups redoublés d'une Divinité terrible.

L'œuvre est consommée: l'Égypte est anéantie; les enfans de Jacob sont descendus chez les morts; les Ministres & Prêtres du Très-haut, Moïse & Aron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Égypte vont conduire les enfans des morts dans une terre si souvent promise & si cherement achetée.

Petits-fils d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, écoutez pour la dernière fois votre chef que vous allez perdre: *Hac dicit Dominus*. Voici les Décrets de l'Éternel. Vous avez vû périr vos peres, & vos enfans à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des Juges, vous aurez des Rois. Juges, Rois, Peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine & la lepre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissans, redoutables, l'effroi des nations. Sans Rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans loix, errans par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut & l'exécration des hommes.

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon! Quelle modération dans un Dieu

fouverainement juste, sage & miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avoit épuisé les trésors de sa providence, & fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la Nature entière ! Est-ce bien là le Dieu de l'Univers, le Dieu que je dois reconnoître & adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?

Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs ; que la terre irritée comme le ciel de ta perfidie & de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels & t'engloutisse, monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre les semences empoisonnées du plus horrible & du plus détestable fanatisme, dont elle est encore malheureusement infectée ; que ta mémoire abominable reste en horreur dans tous les siècles & chez tous les hommes, & périssent ceux qui la réverent !

Et vous, peuple furieux & insensé, hommes vils & grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez ... Allez, reprenez vos livres, & éloignez-vous de moi.

QUESTION DE THEOLOGIE.

Sur un Prix remporté à l'Académie des Sciences en 1728, pour prouver que les Théologiens ne connoissent point Dieu.

Ces ignorans seront ignorés. Cor. 14. 38.

Ceux qui ne connoissent point Dieu sont des insensés, qui ne sont experts qu'à faire le mal. Jean 4. 22.

Ce sont les persécuteurs des justes qui ne connoissent point Dieu ni ses attributs. I. Corint. 2. 4.

Dans ce tems-là, nul n'aura besoin d'enseigner son prochain à connoître Dieu: Car tous les élus le connoîtront, dit le Seigneur. Heb. 8. 11.

Quiconque fera mourir les justes, dira encore qu'il rend service à Dieu, parce que tels Persécuteurs ne connoissent point Dieu. Jean 16. 2 & 3.

QUESTION.

Vous Docteurs en Théologie,
Puisque nous voici dans ce lieu;
Sans aucune Amphibologie,
Dites nous ce que c'est que Dieu?

R E P O N S E.

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons en l'adorant, un silence profond;
Ce mystere est immense & l'esprit s'y confond:
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

R E P L I Q U E.

Quoi ! Parmi vos plus beaux esprits,
 Cette réponse pitoyable
 Qui ne dit rien du tout, a remporté le prix ?
 Les vers en sont polis, l'harmonie agréable ;
 Mais que voit-on de raisonnable ?
 Si vous n'avez jamais compris
 L'esprit de l'Univers, l'Être seul adorable,
 Mal-à-propos, Docteurs, avez-vous entrepris
 De vouloir enseigner son culte à tout le monde ;
 Quand votre ignorance profonde
 Ne fait quel est ce Dieu, fait-elle en bonne foi,
 Quelle est sa volonté, son culte, ni la loi ?
 He ! comment voulez-vous que sur vous-on se
 fonde ?
 Puisque vous ne connoissez point,
 Quelle est la Nature divine ;
 A quoi sert donc votre Doctrine,
 Qu'à nous abuser sur ce point ?
 Pourquoi nous prêchez-vous de croire des my-
 stères,
 Que vous n'avez jamais conçus ?
 Qui nous assurera que de vaines chimères,
 N'auroient point abusé nos peres,
 Dont la tradition vous a déçus, comme eux.
 Dans un être tout bon, est il de la colere ?
 De la vengeance, des fureurs ?
 Qu'une humeur jalouse l'altere ?
 Qu'il ait de la rancune ? et mille autres erreurs ?
 Qu'il se repente enfin d'avoir fait un ouvrage,

Ainsi que prêchent ces docteurs ?
Et que l'Être tout bon , tout prévoyant , tout sage ,

Aux lâches passions , comme aux vils attributs ,
Se trouve assujeti , suivant le témoignage ,
De leurs écoles de Bibus ?

Le peuple admirateur de frivoles rebus ,
Dans ce quatrain , peut-être , y trouve du sublime :

Mais l'homme bien sensé n'en fera point d'estime :

Ce n'est qu'un ridicule abus :
Ainsi sont faits tous ceux dont l'erreur nous opprime.

En nous cachant la vérité ,
Par les détours subtils de la vaine magie ,
Qu'on nomme avec respect , chez nous théologie ,

Mais qui n'est tout au plus , qu'un savoir inventé ,

Pour couvrir la raison d'affreuse obscurité.
He ! qui pourroit , docteurs , selon votre doctrine ,

Croire , adorer ; aimer une Divinité ,
La servir , la prier que sa bonté divine
Soulage nôtre infirmité ?

Si nous n'en avons nulle idée ,
Sa Grace à nos desirs peut-elle être accordée ?
Hel comment saurons-nous comme il faut l'invoquer.

Peut-être en vous suivant , ce sera le choquer ?

Car qui peut bien servir un maître,

Quand il ne l'a jamais connu ?

Et même selon vous, ne le pouvant connoître,

Faudra-t-il l'invoquer en langage inconnu,

Comme Rome toujours a voulu le prescrire ?

Quoi ! pouvons-nous bien nous flatter,

Quand nous ne savons pas ce que nous osons

dire,

Que Dieu voudra nous écouter ?

Je l'avois bien prévu, que nôtre intelligence

Ignoroit du vrai Dieu l'entière connoissance :

Sans droit & sans raison, vous dressez des autels,

Cependant vous voulez faire errer les mortels

Sans qu'ils puissent suffire à vos lâches deman-

des ;

Vous leur faites donner offrandes sur offran-

des :

Voilà le seul motif de vôtre doctorat,

Que vous nous annoncez, avec tant d'apparat.

Docteurs, en vérité, vous vous trompez vous-

même ;

Vos sillogismes, vos sistêmes,

Ne sont qu'un vain babil, & tous vos argumens

Ne sont que des embrouillemens,

Qui voudroient nous ôter l'entière connois-

sance,

Que nous avons d'un Dieu, tout puissant, tout

immense,

Tout bon, tout grand, tout saint, tout juste, tout

parfait,

Qui fit tout, par qui tout fut fait.

Mais si du bien, du mal , vous cherchez l'origine,

Dans ce fabricant, dans cette ame divine,

Sachez que le mal & le bien,

Sont deux principes nécessaires,

Qui subsistent par leurs contraires.

Car dans l'Univers il n'est rien

Qui n'ait quelque contraire , ou quelque antipathie :

Il n'est nul bien sans mal , & cette vérité

Nous fait voir que la fausseté

Avec le vrai ne peut avoir de simpathie.

La lumière , & l'obscurité,

La joie , & la melancolie,

Sont contraires de qualité,

Ainsi que la santé l'est de la maladie.

Ainsi par le contraste , en incidents divers,

La Nature subsiste , & régit l'univers.

Ainsi Dieu, de tout tems, l'ayant déterminée,

Elle doit à jamais suivre sa destinée.

Malgré tous les vœux des mortels ,

Les prieres , l'encens fumant sur les autels,

N'extirpent point la semence des vices ;

Des humains , les pompeux & devots sacrifices,

Car Dieu prévoyant tout , a tout préordonné,

Et nécessairement tout prédéterminé.

Il n'est prestige , ni miracle,

Qui puisse y faire aucun obstacle.

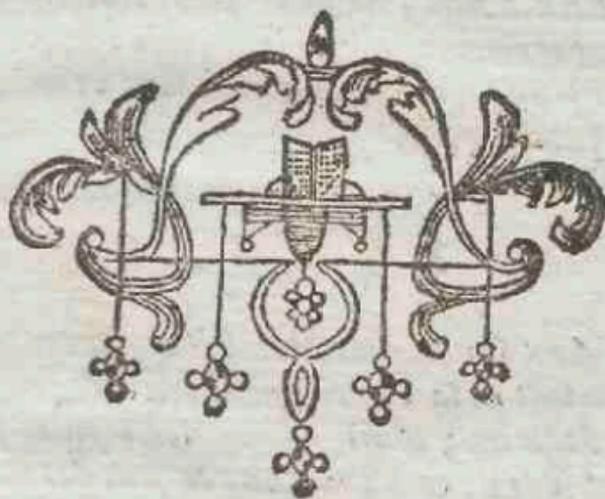
Ainsi sans nous en tourmenter ;

Ce qui doit arriver , arrivera sans doute ;

De nos conditions il faut nous contenter,

Et suivre sagement le cours de notre route ,

En jouissant des biens, avec sobriété.
Que vôtre aveugle foi, suivant l'obscurité,
Docteurs, vous mene aux lieux, où l'ame ne
voit goutte,
Pour nous de la raison, nous suivrons la clarté,
Qui conduit au séjour de la félicité.



L'ANTI-THEOLOGIEN.

Contre tous les Professeurs du mensonge, & de la superstition, qui veulent faire passer leurs rêveries & leurs chimères pour articles de foi.

AUX AMATEURS DE LA DROITE
RAISON & DE LA VERITE.

Bien-aimés, ne vous fiez point à tout Esprit, mais éprouvez les Esprits, savoir s'ils sont de Dieu: Car plusieurs faux Docteurs sont venus au monde. I. Jean. 4. 1.

P R E F A C E.

Aux fanatiques, idolâtres, & superstitieux; ennemis de la vérité, qui ne peuvent souffrir la saine doctrine; mais ayant les oreilles portées au mensonge, & à l'erreur, ce sont des docteurs suivant leurs desirs, & en se détournant du service du vrai Dieu, ils s'abandonnent aux fabuleuses chimères de ces sophistes. Timoth. 2. 4. 3.

Vous ennemis de la droite raison,
Qui rejettez cette clarté céleste,
Lecteurs nourris du dangereux poison,
Dont vous séduit le mensonge funeste:
Faux sectateurs de prestiges pervers,

Dont est rempli tout ce vaste Univers ;
 Et qu'on diroit qu'une noire magie
 Enforcela de sa théologie.
 Si vous pouvez , répondez à ces vers ,
 Peuple insensé , peuple visionnaire ,
 Et fanatique , et superstitieux ,
 Esclave vil de l'erreur mensongere ,
 Adorateur d'une sotte chimere ,
 De préjugés , et d'une foi sans yeux ,
 Sans fondement , raison , ni connoissance ,
 D'opinions chacun est entêté ,
 Suivant l'instinct de sa crasse ignorance ,
 Raisonne enfin comme un âne bêté ,
 Sans rien savoir , sans nulle intelligence ,
 Qu'un reste impur que l'école a dicté ,
 Qui n'est au fond , qu'erreur , qu'extravagance ,
 Qu'amusement , qu'abus , que fausseté ;
 Or de ces gens d'esprit tant infecté ,
 Vous allez voir l'autentique sentence.

L'ANTI-THEOLOGIEN.

N On, Messieurs les Docteurs, vos sophismes divers

Ne détruiront jamais la raison qui m'éclaire.
De vos dogmes trompeurs, vous troublez l'Univers,

Mais votre aveugle foi, n'est qu'erreur, que chimere,

Qu'une illusion temeraire,

Comme vous verrez en ces vers.

Il faut, nous dites-vous, croire tous vos mysteres,

Ou nous serons damnés... damnés! le mot est doux!

Mais ces mysteres saints, de qui les tenez-vous?
De qui? nous les tenons des leçons de nos peres.

Par la tradition, ils sont passés à nous.

Il faut croire, sans contredire, ;

L'aveuglement doit nous suffire,

Et nous nous y soumettons tous.

Fort bien; mais dites-moi, sans chagrin, sans couroux,

Tous les hommes sont faux, vos peres pouvoient l'être,

Ou bien des ignorans, autant que vous pouvez être,

Quelle preuve avez-vous de leur vocation,

Pour croire aveuglement à leur tradition?

Vous ne pouvez avoir pour fonder vos systé-
mes ,

Que ce qu'ils vous ont dit eux-mêmes ,

Eux-mêmes les ont dits, comme ils les ont con-
nus ,

Eux-mêmes pourroient bien avoir été décûs ,

Puisque tant de docteurs errent à votre compte ,

Vous pouvez bien aussi, comme eux, errer
sans honte.

Qui fait la vérité ? Est-ce vous ? oui ; abus.

Vous savez nous tromper, docteurs, & rien de
plus ;

Car suivant tous vos paradoxes ,

Parmi tous ceux que vous blamez ,

Vous ne sauriez jamais passer pour orthodo-
xes ,

Ils vous condamnent tous, & vous les con-
damnez :

Pas deux du même avis, pas un qui ne diffère ,

Sur la foi de quelque mystère :

Vous blamez tous les gens dont vous êtes bla-
més.

Qui devroit décider ? La raison ce me semble :

Point du tout, direz-vous, ce doit être la foi :

Il est vrai, l'une & l'autre est assez mal ensem-
ble ,

Car la foi se fait une loi

De croire sans raison, sans preuve, ni sans dou-
te ,

Tout mystère où jamais le bon-sens ne vit gou-
te.

C'est ainsi qu'il faut croire : un pouvoir absolu

Vous l'ordonne. Croyez: l'église l'a voulu.
 Mais je demande quelle église
 Me doit prescrire un règlement,
 Sur qui doit mon ame soumise,
 Poser l'assuré fondement?

Chacun tient pour la sienne & la croit ferme-
 ment,

Croyez votre pasteur, en matière si haute,
 S'il fait mal à son dam, ce n'est pas votre faute,
 J'en conviens; mais lequel dois-je avoir pour
 pasteur?

Si mon pasteur est faux, dois-je en un précipice,
 Suivre ses pas errans, pour plaire à son caprice,
 Comme un aveugle suit un mauvais conduc-
 teur?

Dois-je, enfin, me soumettre aux soins d'un
 imposteur?

Dieu me saura-t-il gré si je suis un perfide,
 Un traître, ou bien un radoteur?

De cent docteurs, enfin, que je prendrai pour
 guide,

C'est une question que pas un ne décide;
 Ou chacun la décide en sa propre faveur.

Chacun la veut pour soi: chacun dit c'est la nô-
 tre.

Qui vaut mieux de l'une ou de l'autre?

Qu'on me prouve, je viens toujours sur ce point
 là;

Et ne puis croire sans cela.

Ma raison veut avoir quelque preuve plus clai-
 re;

Que les lieux communs d'un curé;

Ce fatras obscur de chimeres,
 Qu'on debite au peuple effaré,
 Avec le sens commun ne s'accommode guere.
 Qu'on me parle raison, d'un esprit épuré,
 Je suis prêt d'écouter, & croire vos mysteres;
 Et si par la raison, on n'y peut rien connoître,
 Certes, pour croire il faut donc être
 Bien aveugle, ou bien éclairé;
 Bien éclairé pour voir du vrai dans des mysteres
 Si discordans entre eux, au bon sens si contrai-
 res;
 Bien aveugle pour ne voir pas
 Les panneaux, que l'on tend à ces ames vul-
 gaires
 Qui croient, & font si grand cas
 De ces fraudeleuses chimeres,
 Qu'ils gouteront un jour des biens imaginaires;
 Ou que, pour les punir, Dieu creuse sous leurs
 pas,
 Un enfer après le trepas.
 Oui: mais, dites-vous, on risque à ne pas croire,
 Et croyant, vous ne risquez rien;
 Qui vous a conté cette histoire?
 Pouvez-vous croire tout, & le mal, & le bien?
 Le faux, le fou, l'injuste, ainsi que l'équitable?
 La vérité, comme la fable?
 Non: donc il faut opter, & choisir un parti:
 De cent, nonante-neuf auront le dementi,
 Votre parti tout seul sera le véritable.
 Mais, que prouve-t-il plus qu'un autre, rien,
 hélas!
 Nous retombons toujours dans le même em-
 barras.

Il ne prouvera rien , il croira fans comprendre,
 Sans raison , s'appuyant dessus la foi d'autrui ,
 Il payera les tributs que chacun peut prétendre,
 Toujours soumis à tout , toujours prêt à se rendre.

Quand on n'a ni bon-sens, ni raison pour appui,
 Que faire ? ce parti n'est pas mauvais à prendre.
 Un aveugle conduit par un autre dira
 Si j'y tombe , il y tombera.

La consolation est toujours quelque chose
 Mais venons , il est tems , au principe des causes ,

Et voyons si quelqu'un de vous contredira ?

Plus je cherche , & plus j'en envisage
 De ce vaste Univers , le merveilleux ouvrage ;
 Plus je vois de témoins de la divinité,
 J'en conçois l'excellence & la solidité,
 J'adore en frémissant , l'immense déité,
 Dont mon esprit se forme une si belle image :

Mais si j'en cherche davantage ,
 Je ne trouve qu'obscurité :

La vérité cachée au milieu d'un nuage ,
 A mon esprit confus , n'offre plus de clarté ;
 Rien ne fixe mon doute , & ma perplexité,
 En vain de tous côtés , je cherche quelque usage

Qui du bon , qui du droit ne soit pas écarté ;
 De mille préjugés , chaque peuple entêté,
 Me tient un différent langage ,
 Et la raison prudente & sage
 Ne decouvre qu'erreur , & qu'ambiguïté.

Chrétien, Turc, Chinois, tout le monde raisonne :

Chacun dit, ma croyance est bonne :

L'un dit blanc, l'autre noir; & ne s'accorde point.

Qui croirai-je, du Talapoin,
Ou bien du docteur de Sorbonne ?

Aucun : mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit juge sincère, & n'épouse personne :

Ce sera le bon sens qui vous dit en deux mots,
Docteurs, vous êtes tous des fourbes & des fots :

Car si vous croyez véritables

Tout ce que vous prêchez, & debitez aux gens,
Vous ne distinguez point le vrai, d'entre les fa-
bles,

Vous êtes donc des ignorans

D'éclaircir un mystère, en étant incapables.

Si vous ne croyez point, avouez donc, docteurs,
Que vous êtes des imposteurs.

Le vulgaire en aveugle, à l'erreurs'abandonne;
Et la plus froide fiction,

Sous l'austère manteau de la religion,

Des fots admirateurs, dont le monde foisonne,
Frappe l'imagination.

Les révélations creuses & pathétiques,

L'enfer, le paradis, soumettent la fierté;

Et la crainte, ou l'espoir dont on est agité,

Tout donne aux ignorans, cette docilité,

Qui dans toutes les republics,

Entretient la stupidité.

Les hommes vains & fanatiques

Reçoivent sans difficulté,

Les fables les plus chimeriques.
 Un petit mot d'éternité,
 Les rend benins & pacifiques ;
 Et l'on réduit ainsi le vulgaire hebeté,
 A baiser les liens dont-il est garotté.
 Certain législateur par semblables pratiques,
 Sût fixer autrefois un Peuple inquiété,
 Et surprit sa credulité,
 En donnant ses loix politiques,
 Sous le nom specieux d'une divinité,
 Puis feignant d'avoir vû sur un mont écarté,
 Des visions béatifiques,
 Il fit entendre alors à ces peuples rustiques,
 Qu'un Dieu dans son éclat, & dans sa majesté,
 À ses yeux éplouis s'étoit manifesté.
 Après il leur fit voir les ordres authentiques,
 Fabriquez à sa volonté :
 Il appuya le tout par des dits pathétiques,
 Que son propre intérêt avoit ainsi dicté ;
 Qui furent établir les ordres despotiques,
 Et fonder son autorité,
 Sur cent maximes tyranniques.
 Or, d'un gouvernement de la sorte inventé,
 Tout ce peuple fut enchanté,
 De ces sadasises magnifiques,
 Dont jusques à présent le Monde est infecté.
 Ce discours un peu fort, vous deplaira peut-être,
 Docteurs, & pour certain, vous le condamne-
 rez,
 Par la loi du plus fort, dont vous vous armerez ;
 Cette loi qui decide en maître ;

Est la seule raison dont vous vous servirez.

Mais pour des raisons raisonnables,

Raisons justes & sans détours,

Elle vous manqueront toujours,

Pour la defense de vos fables,

Comme on peut colliger par tout cet entretien:

Ce n'est pas votre gout : mais chacun a le sien.

Je ne dis pas pourtant qu'il n'est aucun mystere.

Point d'enfer, de demons, d'anges, de paradis,

De resurrection, & le reste. Je dis,

Sans raisonner en téméraire,

Que s'il en est, pour sur, nul homme n'en fait rien,

Et sur ce qu'on ignore, on doit toujours se taire.

La foi, me direz vous, le montre pourtant bien

Cette preuve est certaine & claire :

Par foi nous connoissons. He quoi ? vaine chimere !

Fantôme decevant ! avez vous de la foi ?

Vous, quoi ! pourriez vous bien me le prouver à moi ?

Allez donc dans les mers profondes,

Planter des arbres au milieu :

Transportez les monts de leur lieu ;

Cheminez au travers des ondes :

Arrêtez le soleil : docteurs faites nous voir

Des morts ressuscitez, des prodiges étranges. . .

Point du tout, ces travaux passent votre savoir,

Cependant vous parlez d'enfers, de diables, d'anges,

De gens grimpez en l'air, de celestes phalan-
ges;
Messieurs proposez vous chose en vôtre pou-
voir,
De prouver, ou si non, taisez vous sur ces cho-
ses,
Et sur maint autre encore que vous ne savez
point:
Adorons d'un cœur droit, la principe des cau-
ses,
Le Créateur de tout, Dieu c'est l'unique point:
Remettons en lui seul, & la mort, & la vie,
Aimons le, faisons bien, gardons nous de tout
mal.

Au reste, passons sans envie,
Par dessus le savoir fatal,
Qu'il a voulu cacher: Car toute notre étude
Ne peut en débrouiller le ténébreux cahos:
Toute recherche en est & téméraire, & rude:
Passons nôtre vie en repos
La raison & la conscience.
Que nous avons reçus au sortir de l'enfance,
Suffisient pour nous amener
A cette fin, que Dieu destine:
Le plus sur est, sans tant tourner;
De suivre cette loi divine;
Qu'il veut bien à tous nous donner.
Pourquoi la fiction par l'homme imaginée,
Doit elle l'emporter sur la réalité?
L'ame au mensonge abandonnée,
En depit du bon sens, suivra la fausseté?
En rejetant le vrai, le réel, la clarté!

Qu'elle these pourroit être plus erronée ?
 Et puisque la raison à mon ame est donnée ;
 Je crois que c'est pour raisonner ,
 Examiner , déterminer ;
 Sans cela , pourquoi Dieu l'auroit-il ordonnée ?
 Et pourquoi , puisque j'ai des yeux ,
 Dois-je voir par les yeux des autres ?
 Qu'on me montre donc , que les vôtres.
 Sont plus sûrs que les miens , & me guideront
 mieux ;
 Que c'est par vous , enfin , que je dois me con-
 duire ,
 Qu'à votre aveugle foi , ma clarté doit sous-
 crire ,
 Que Dieu vous a commis au Monde pour celà ,
 Que je dois obéir , que je n'ai rien à dire ,
 Et qu'enfin c'est bien vous que mon choix doit
 élire :
 Qu'on me prouve , & j'en reste là.
 Mais vous niez , dit-on , les principes vulgaires ,
 Sur quoi sont fondez nos mysteres :
 Comment peut-on prouver ! ho ! voici l'embar-
 ras !
 He quoi ! ne tient il donc qu'à bâtir un fatras.
 De principes imaginaires ,
 D'opinions & de chimeres ?
 Car chacun en batit messieurs , dans un tel
 cas ,
 Avant que proposer les choses ,
 Il faut en établir le principe , & les causes ,
 Avec preuves , si non , l'on ne vous croira pas :
 Or tout principe de foi-même ,

Se peut prouver fort aisément :
 Ce ne doit pas être un système,
 Obscur à nôtre entendement.

L'ame de l'Univers, auteur de la Nature,
 L'Être fabriqueur de toute créature,
 Qui du vaste infini pose les fondemens,
 Et dans l'immensité place les élémens,
 Ce Dieu qui sut fixer l'obscur & la lumière,
 Debrouiller le cahos, le vuide & la matière,
 A nôtre entendement, se laisse appercevoir ;
 Mais vous, docteurs, faites nous voir.

La vérité de vos principes,
 De vos types, & prototypes,
 Prouvez, je cede à leur pouvoir,
 Répondez nous, docteurs, soutenez l'hypo-
 these,

Si non, j'ajouterai ce point,
 Que votre doctorat se taise.
 Buvez, mangez, dormez, toujours bien à vô-
 tre aise,

Et ne nous en doctrinez point.
 Allez parmi les astrologues,
 Ces diseurs d'horoscope, & les chiromantiens,
 Debiter à des sots, vos magnétiques drogues
 Comme font les forciers, & les magiciens :
 Car il est de ces gens, beaucoup plus qu'on ne
 pense,

Quoique plusieurs disent que non :
 Je soutiens qu'il en est ; mais toute leur enge-
 ance.

Se nomme par quelque autre nom.

Docteurs, repondez donc, si vous savez re-
pondre ?

Ou ne repondez point : certes vous ferez
bien ;

Tout votre doctorat n'est qu'un foible sou-
tien ,

Votre foi sans raison , ne sert qu'à vous confon-
dre ;

Et puisque sans raison , vous ne sauriez repon-
dre ,

De faites vous , vous ferez bien ,

D'une ridicule doctrine ,

Qui n'a ni raison , ni bon sens.

Mais avec ma raison , je conçois & j'entens ,

Je réfléchis , je pense , en un mot j'examine ,

Je conclus , je me détermine ,

Je crois avec raison , voilà la juste loi.

La raison suit des sens la véritable route ,

Elle juge par eux , eux seuls lui font la loi ,

Le musc se reconnoit par l'odorat sans doute ;

Si l'on croit le blanc , blanc , c'est parce qu'on
le voit :

On croit l'absinte amer au moment qu'on la
goute ,

Ainsi , c'est par les sens , que notre raison
croit.

Mais croire sans raison , docteurs , je soutiens
moi ,

Qu'on est aveugle , sot , ignorant , imbecile ,

Incapable de tout , & que certainement ,

Votre théologie est fautive , est inutile ,

Et n'est que pour les fots , un sot amusement ,

Ce n'est que chose téméraire,
 Sans ciarté & sans jugement,
 Qu'elle propose à tous de faire :
 Croyez sans raisonner. C'est sur ce fondement,
 Sur la foi, puis sur le mystere,
 Qu'elle établit son sentiment.
 Toute religion parle même langage ;
 Les mysteres, la foi, les miracles, c'est tout :
 Ce que de concevoir aucun ne vient à bout ;
 Faudra-t-il se livrer à ce rude esclavage ?
 Croire, obéir, à qui ? à de gens comme nous,
 Qui n'en savent pas plus, souvent bien moins
 encore.

Qui tiennent des propos de fous,
 Propos que le plus docte ignore,
 Faut-il croire pourtant, sans preuve & sans
 raison ?

Faut-il sacrifier, pour cet arrêt funeste,
 Et notre intelligence, & les sens, & le reste ?
 Quoique beaucoup plus surs, & sans compa-
 raison,

Plus conformes enfin aux loix de la nature,
 C'est à dire aux decrets de la divinité !

Car il n'est aucune imposture,
 Dans l'ordre naturel que Dieu nous a dicté,
 Donc la raison doit seule être la regle sure.

Qui conduit à la vérité.

Puis encor, de la, nous propose.
 D'aimer le Créateur par dessus toute chose,
 Et d'aimer le prochain aussi :
 Or je conclus de tout ceci,

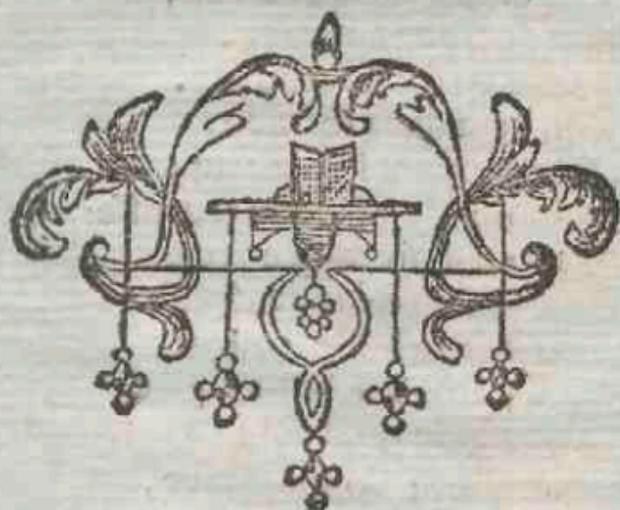
Que c'est par la raison, que l'on connoit la
cause,

Et le principe de tout bien :

Toute felicité dans ce bien est enclose,

A suivre encor ce bien, la raison nous dispose ;

Suivons le donc, c'est tout. Tout le reste n'est
rien,



L A B A T H S E B A T H.

Autre fois sur le point du jour,
 Une certaine Bathsabée
 Après sa cornette lavée,
 Voulut se laver à son tour.
 D'abord fut pour ôter la crasse,
 Des doigts à la jambe l'on passe,
 De la jambe jusqu'au genou;
 Et de là, je ne sai par où :
 Tant qu'à la fin, chemise basse
 Elle s'en donna jusqu'au cou,
 S'agitant de si bonne grace,
 Qu'un sage en fut devenu fou.
 David du haut de sa terrasse,
 Je ne sai comment l'apperçut ;
 Elle étoit blonde, blanche & grasse :
 Le voila tout d'un coup en rut.
 Le grand veneur de telle chasse.
 D'abord chez la belle courut,
 Croyant d'y trouver bonne plac.
 Il fit l'ambassade qu'il dut ;
 Mais avec que sa bonne grace,
 La belle assez mal le reçut.
 Soit pour la feinte, ou la grimace :
 Mais à la fin, elle le crut.
 David la joint, David l'embrasse ;
 Et tant il fit qu'elle conçut.
 La première fois ce ne fut
 Qu'afin de mieux marquer la chasse,
 L'enfant naquit, l'enfant mourut :
 Mais pour la seconde valut,

Un trésor à l'humaine race ;
 Car de la vint comme à Dieu plût,
 De main en main, notre salut.
 Il faut avouer que la grace
 Fait bien des tours de passe, passe,
 Avant d'arriver à son but.

ÉPIÔTRE à ATHÉNAÏS.

Vous dont la main sage & sévère,
 A, par un effort généreux,
 Arraché de l'erreur le bandeau specieux,
 Et su briser les liens odieux,
 Qu'elle fait adorer au stupide vulgaire ;
 Athénaïs, vous que la vérité
 De ses secrets a pris le soin d'instruire ;
 Et sortant devant vous de son obscurité,
 A vos yeux, à l'instant, avez vû se détruire
 Les préjugés trompeurs qui viennent nous sé-
 duire
 Dans ce sentier peu fréquenté,
 Prennant la sagesse pour guide,
 Heureux qui, comme vous, d'une course rapide
 Peut voler vers ce vrai, ce vrai tant souhaité,
 Et rassurant sa démarche timide,
 Dans ce sentier negligé des humains,
 Fixer ses pas trop longtems incertains.
 Mais, les ténèbres reverées,
 De l'ignorance & de l'erreur,
 De la crédulité le charme séducteur,
 Ont fait prendre aux mortels ces traces égarées.

Cependant en naissant l'homme porte en son
coeur ,

De la raison les semences sacrées :

D'elle depend son unique bonheur ,

Mais loin de cultiver cette plante divine ,

Les funestes impressions.

De cent fausses opinions ,

L'étoufferent bientôt jusques dans la racine.

A la clarté du jour à peine ouvrant les yeux ,

L'homme commence ici bas sa carrière ,

Qu'on le livre au joug rigoureux.

Des préjugés & de l'erreur altière :

Tyrans cruels , tyrans imperieux ,

Dont il s'est fait lui-même esclave volontaire

Nature cette tendre mere

Lui donna, pour le rendre heureux ,

Des passions à satisfaire ,

Mais aveugle artisan de son sort rigoureux ,

L'homme mit follement sa gloire à les abatre ,

Et forgea , trop industrieux ,

Des préjugés pour les combatre.

Pour les plaisirs l'homme sans doute est né ,

Enfant cheri de la Nature ,

Le sein de cette mere est une source pure ,

Des douceurs dont partout il est environné

Sur l'univers entier que l'on jette la vuë ,

Tous nos sens sont flattez des charmes les plus

doux ;

Où trouver un endroit dans sa vaste etenduë ,

Qui ne soit point marqué par ses bontés pour

nous ,

Dans les biens que la terre enfante

Connoissons cette vérité,
 Son immense fécondité,
 De nos devoirs est la leçon vivante.
 Inépuisable en fertilité.

Voyons de toutes parts; prodigue en ses largesses,

Nature à pleines mains repandre ses richesses,
 Et sous ces noms par nous même inventez.

Faire naître & mûrir les biens qu'elle nous donne.

Les presens de Cérés, de Bacchus, de Pomone,
 Sont des presens de ses bontés.

Dans nos champs elle se pare
 Pour un tems des epis croissans;

Et puis elle abandonne au laboureur avare
 De ses guerets les tresors jaunissans.

Ici toujours plus favorable
 De nos délicieux côteaux,
 Elle fait couler à longs flots.

Cette liquer adorable,
 Dont l'enchantement aimable.

Sait au milieu de tranquilles festins,
 Faire naître la joye & mourir les chagrins.

Dans ce pays, l'arbre fertile.

Dont les rameaux, honneur de nos vergers,
 Courbent sous le poids utile.

Des fruits dont ils sont charges,

Semble nous annoncer par une voix touchante,

Aprochez, o mortels! venez en ces beaux lieux,

C'est pour vous que sont faits mes fruits délicieux :

Cueillez , savourez en la douceur innocente ;
Et bénissez l'auteur de ces dons précieux ,

Ce n'est qu'à vous qu'il les presente.

Ces richesses ne sont ni pour lui ni pour moi ,

Usez en , livrez vous à cette douce loi ;

Et rendez grace à sa main bienfaisante.

Nous entendous partout la même voix ,

Tout ici bas au plaisir nous invite ,

A jouir tout nous excite ;

Les yeux sont éblouis du vif email des fleurs.

Que zephir dans nos champs au matin fait éclore ,

Et qu'il fait embelir des plus belles couleurs ,

Pour en faire hommage à Flore.

Ici les doux oiseaux volant sur les buissons ,

Gazouillent , à l'envi , mille chansons :

Ce clair ruisseau qui fait dans la prairie ,

Et fait sans s'arrêter mille cercles divers ,

Melant son doux murmure à leur tendre harmonie ,

Forme les plus charmants concerts.

Partout brille l'éclat de sa magnificence ,

Chaque saison encor vous offre sa beauté ,

Afin que vous goutiez , dans cette différence ,

Les agrémens de l'abondance

Et ceux de la variété.

La Nature ainsi donc ne cherchant qu'à nous plaire ,

Prodigue ses tresors ouverts de tous cotez ;

Et par tout nos sens enchantez.

Trouvent de quoi se satisfaire.
 Rien n'échape à ses tendres soins,
 Et ses bontés toujours propices,
 Nous font trouver des délices
 Où nous cherchions nos besoins.
 Nos actions indispensables
 Sont pleines de mille agrémens:
 Nécessaires en même tems,
 Elles sont toutes agréables;
 Et pour combler notre félicité,
 Nos besoins sont inseparables
 Des attraits de la volupté'

Mais que nous ont servi ces dons inestimables?
 Hélas & les mortels insensés.

Sont de l'aveuglement devenus les victimes.
 Aux biens qui les cherchoient ils se sont refusés.

Dans des plaisirs si purs, ils ont placé des crimes;

Esclaves rampans & honteux;
 De fanatisme & d'ignorance,
 Ils ont interdit à leurs vœux

Les doux plaisirs, enfans de l'innocence,
 Qui s'offroit partout devant eux.

Mais regardez quelle est votre imprudence;
 Et rougissez, o mortels trop soumis!

Quoi! ce n'est que pour votre perte,
 Que ces biens ont été produits?

Des fleurs le vif éclat & la douceur des fruits,
 Tous les trésors dont la terre est couverte,
 Etalent à vos yeux leurs perfides faveurs,

Pour verser furement le poison dans vos
 cœurs.
 Quoi ces vifs sentimens dont nôtre ame est e-
 mûe ,
 A l'aspect de la beauté,
 Ces charmes attrayans qu'elle offre à notre
 vue ,
 Où sont melez les traits de la divinité,
 Ces agitations aimables ,
 Ces desirs , ces transports qu'elle fait naître en
 nous.
 Sont-ils des mouvemens qui nous rendent cou-
 pable?
 Ne brille-t-elle hélas! des attraits le plus doux ,
 Qu'afin de nous porter des coups ,
 Aussi cruels qu'inévitables?
 O vous, Etre-suprême, auteur de tous les biens
 Dont vous offrez la jouissance ,
 Si ces riches presens, ouvrage de vos mains ,
 Sont des pieges tendus contre nôtre innocen-
 ce,
 Retirez, retirez vos bienfaits inhumains ;
 Sauvez nous par pitié des périls trop certains,
 D'une si funeste abondance.
 Mais loin de nous de pareils sentimens ,
 Etouffons ces injusts craintes ;
 Et ne portons pas nos plaintes ,
 A qui ne nous devons que des remerciemens.
 Jouïssons, jouïssons avec reconnoissance ,
 Des bienfaits infinis de sa magnificence.
 Mais ennemis de leur propre bonheur ,
 Les hommes ont de la Nature,

Etouffé la voix sainte & pure ,
 Qui parloit sans cesse à leur cœur ,
 Pour se soumettre à des loix chimeriques ,
 A des devoirs fantastiques
 Qui remplissent leur jours d'épouvante &
 d'horreurs-

Il n'est plus rien pour eux de legitime ,
 Un regard , un desir , un penser est un crime ,
 Ils n'ont plus à cueillir parmi tant de malheurs ,
 Que de tristes moissons d'amertume & de
 pleurs.

L'homme ainsi s'est chargé de chaînes trop pe-
 santes ,

Qui le font sans cesse gémir ;
 Toujours elles se font trop vivement sentir ;
 Mais que peuvent ses mains foible & languis-
 santes ?

A peine tente-t-il des devoirs superflus.
 Ces chaînes soulevées.

Bientôt par leur chute aggravées ,
 Ne font que s'appesantir plus.

Vous qui voyez les erreurs & les peines.

Du reste des foibles humains ,
 Sage par leurs malheurs , libre de craintes vai-
 nes ,

Coulez , coulez des jours plus purs & serains
 Athénaïs suivez l'infailible lumiere.

Du flambeau de la vérité :
 Vers les plaisirs c'est lui qui vous éclaire :

Ne fermez pas les yeux à la clarté ,

Comme fait le peuple hebeté ,
 Dont la debile & tremblante paupiere

N'en peut souffrir l'éclat & la vivacité.
 Pour moi disciple d'Epicure,
 Ami de la vertu, sectateur des plaisirs,
 je ne connois que la Nature;
 Et n'obeïs qu'à ses desirs.
 He quoi! la frivole espérance
 Des biens d'un douteux avenir,
 Détruiroit la jouissance
 De ceux qu'on peut prévenir?
 Pour suivre une ombre fugitive,
 Nous fuirions les attraits qu'offre la volupté;
 Et dans une attente craintive,
 Nous passerions notre félicité.
 Non, non: notre ame ainsi ne peut être captive,
 Nous trouvons dans nos sens plus de réalité:
 Aux plaisirs de l'éternité,
 Faudra-t-il donc que l'on immole
 Tous les plaisirs d'ici bas;
 Que notre ame sans cesse vole
 A ceux qu'elle ne connoit pas;
 D'un bonheur imaginaire
 Je ne repais pas mon coeur;
 Le seul bien présent peut faire
 Mon unique & vrai bonheur.
 Qui peut assurer si la vie,
 Par la destruction des fragiles ressorts,
 Dont est composé notre corps,
 Nous sera pour jamais ravie;
 Ou si la mort sera d'un autre état suivie?
 Mais si l'être pensant, que nous nommons e-
 sprit,
 N'est rien qu'un sang subtil, une flamme légère,

Modalité de la matiere,
 Qui s'altere & s'évanouit,
 Puis qu'il doit un jour se résoudre,
 Se changer, s'exhaler & se réduire en poudre,
 J'attendrai tranquillement
 L'heure qui doit me rendre à mon premier
 néant.

La Nature, dit-on, sent une horreur extrême.
 Pour cet anéantissement,

Moi, je ne connois point de pareils sentimens.
 Comme j'en suis sorti, j'y rentrerai de même.

Si l'esprit au contraire, est immateriel,
 En brisant les liens de sa prison grossiere,
 Que l'on fait ici bas servir à la matiere,

Ce feu sacré, cet esprit immortel,
 Doit, par son essence divine,
 Retourner dans le sein de cet Etre éternel,
 Dont il tire son origine.

Attendant cet instant vainement redouté,
 Profitons bien de ceux que le destin nous laisse:

Aux plaisirs notre coeur porté,
 Entre leurs bras doit aimer la sagesse,
 Mere de la tranquillité.

Que ses leçons soient sans foiblesse;
 Ainsi que sans ferocité.

La voluptueuse indolence

Ouvre à nos yeux son sein tranquille & doux;

Tandis que le soleil se leve encor pour nous
 Coulons dans les plaisirs des jours plein d'innocence,

Soumis en tout aux ordres du destin,
 Sachons, par une heureuse adresse,

De nos jours reculer la fin :
 Mais songeons, cependant avec quelle vitesse ,
 Ces instans précieux s'échappent de nos mains :
 Ce tems, cet heureux tems se derobbe sans ces-
 se
 Et fuit bien loin de moi , tandis que je m'en
 plains ,
 Goutons donc les douceurs que donne la jeu-
 nesse ,
 Athenais , ainsi le prescrit la sagesse ;
 Et puis qu'il nous faut tous périr ,
 Tachons au moins de vivre ,
 Avant que de mourir.

F I N.